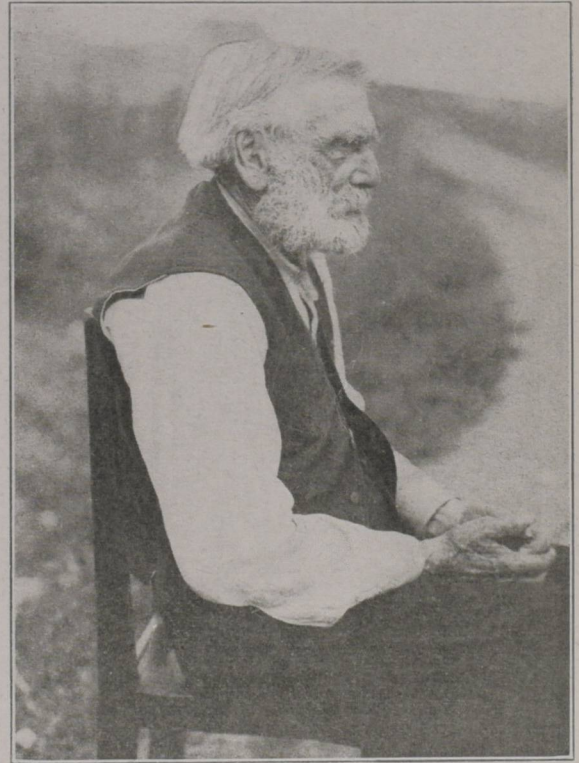


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

CHEZ NOS VIEUX



M. Firmin Gémier, directeur de l'Odéon, maintenant connu à Québec, veut représenter au cours de l'année, à son théâtre, une pièce tirée de *MARIA CHAPDELAINE*, et cherche des types représentatifs de Samuel et de Laura Chapdelaine.

Voici deux types de vieux Canadiens de la campagne qui devraient lui servir de parfaits modèles.

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

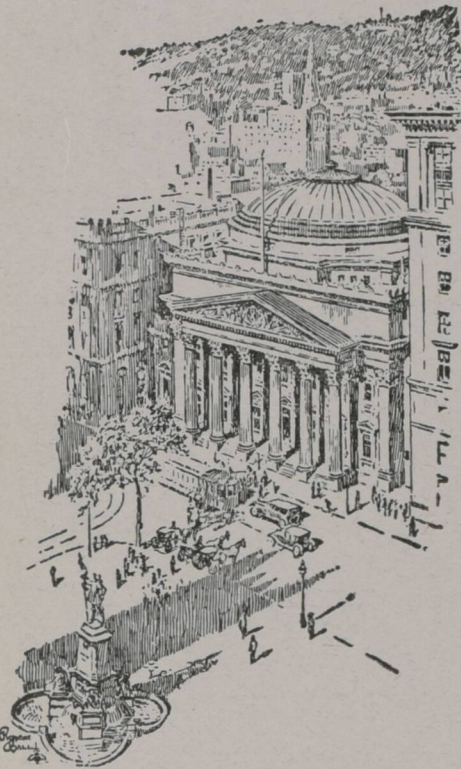
PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



CADEAUX DES FETES

ARTISTIQUES ET DURABLES

Qui seront appréciés davantage par vos amis, parce qu'ils sont pratiques.

L'abondance de suggestions offerte par notre magasin résoudra facilement

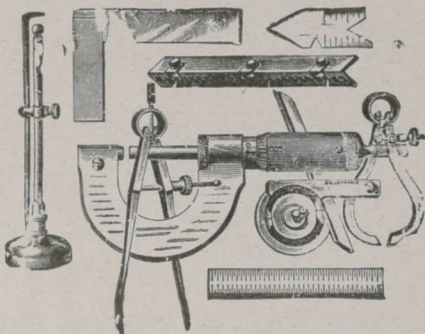
"QUE LUI OFFRAI-JE POUR LES FÊTES"

ACCESSOIRES ELECTRIQUES DE
TOUT GENRE

PROJECTEUR



INSTRUMENTS
A DESSIN



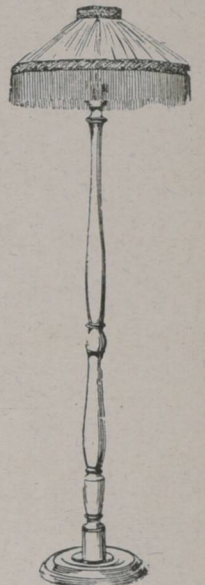
"EVEREADY"

Lampes portatives,
Accessoires d'automobiles,

APPAREILS DE RADIO

"WESTINGHOUSE"

Accessoires pour chambre de bain, etc.



Mechanics Supply Co. Limited

80-90 Rue St-Paul, :: QUEBEC

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : *LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.*

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 9

QUEBEC

JANVIER 1925

SOMMAIRE

	Pages		Pages
D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	198	LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE :	
AU PARNASSE CANADIEN :		Un petit tour à Montmartre par Aimé Plamondon.....	208
Qu'est la poésie?.....	200	En Beauce en 1775, par P.-A. Augers.....	209
A nos vieux, Marcel.....	200	La Ceinture fléchée, par Louis-Marie Gagnon.....	212
Quand les jours tombent, W.-A. Baker.....	200	Coin des Musiciens, par Raoul Dionne.....	213
Ernest Chouinard, par Damase Potvin.....	201	Chez nos membres.....	214
Le Vieux Monastère, par Angéline Turgeon.....	206	Dans la République des Lettres.....	215
Maria Chapdelaine au Théâtre Cyrano.....	207	REVUE DES LECTURES :	
		"Zig-Zags autour de nos Parlers", par D. Potvin.....	217

NOTRE REVUE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la belle étude que nous publions dans notre présente livraison sur les tragiques événements qui se passaient en Beauce lors de l'invasion d'Arnold, et due à la plume autorisée de M. P.-A. Angers, devenu l'un de nos plus estimés collaborateurs, et qui a fait des études spéciales sur le passé du beau comté de la Beauce.

Nos lecteurs liront aussi, sans doute, avec intérêt, l'étude que nous publions sur l'œuvre littéraire de feu Ernest Chouinard et celle que nous faisons du dernier livre de M. L.-P. Geoffrion, "Zigs-Zags autour de nos Parlers".

Dans notre prochain numéro, nous publierons plusieurs articles de collaborateurs nouveaux, entre autres une belle étude musicale due à la plume de notre excellent ténor canadien, M. François-Xavier Mercier.

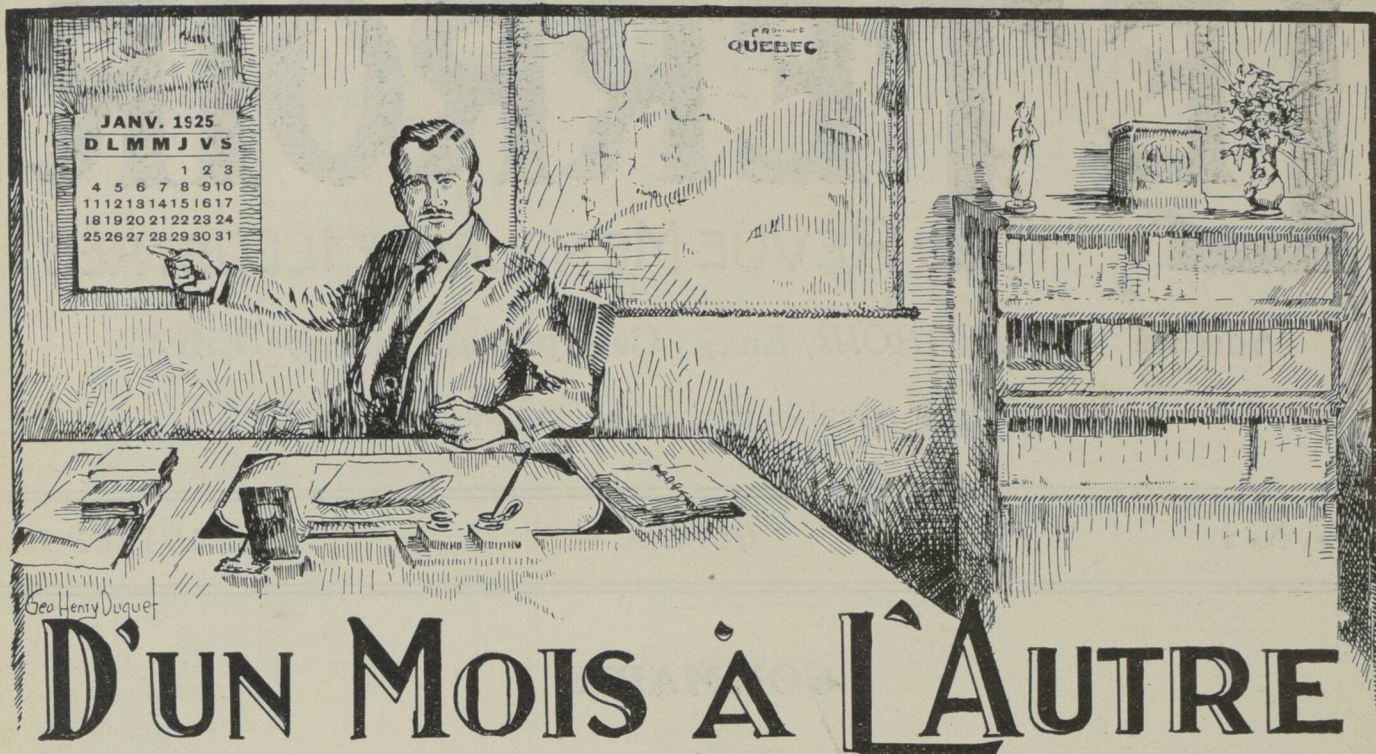
NOS CONCOURS

Le délai pour notre concours littéraire commencé à la fin de novembre dernier s'est terminé le 30 janvier. Toutes les compositions reçues, et elles sont nombreuses, ont été remises aux juges qui rendront probablement leur verdict à la fin de février. Nous serons en mesure de publier le résultat de ce concours dans le numéro de mars du TERROIR.

Quant au délai de notre concours musical, on sait qu'il finira le 1er mars.

A NOS LECTEURS

Nous faisons un appel spécial à nos lecteurs qui ne sont pas en règle avec notre administration de voir à remettre, sans délai, le montant de leur abonnement, se rappelant toujours qu'une revue comme la nôtre ne vit pas de l'air du temps. Allons, un peu de bonne volonté !



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Nous voici en plein hiver; il n'y a pas à en douter. Les premières offensives du froid ont fait craindre à beaucoup un hiver rigoureux—chômage, crise dans le commerce, cherté du charbon, qui le rendraient particulièrement pénible à supporter—.

Et s'il faut en croire un savant suédois, le professeur Ekolm, de Stockholm, il se pourrait hélas! que l'hiver que nous vivons soit entré résolument dans la catégorie des hivers inclements.

D'après les calculs que ce savant a effectués, sur une durée de cent quatre-vingts années, dans le passé, il est arrivé à cette découverte, que tous les vingt-neuf ans, l'hiver est extrêmement froid. Or, celui de 1897 fut glacial et, précisément vingt-neuf ans nous en séparent.

Maintenant, ne nous frappons pas; rendons simplement nos vêtements plus chauds et accumulons les fourrures.

La théorie du savant suédois, cependant, ne saurait avoir que la valeur d'une théorie. Nous serons, d'ailleurs, fixés au printemps.....

* * *

Au reste, rien n'est plus gai que les premiers froids, que ces hostilités fantasques et capricieuses par où débute la guerre de l'hiver. Le printemps lui-même ne sait pas mieux stimuler notre cœur et exciter

notre jeunesse. La journée a l'air d'avoir des parois de verre. Tout reçoit, renvoie des rayons, et l'espace que rien n'encombre, est plein de ces rayons entrecroisés. Les passants marchent d'un pas offensif comme s'ils allaient à l'attaque. Les formes nettes des monuments vibrent et se dessinent nettement, frappant le ciel clair. C'est comme si l'allégresse d'une fête aérienne et insaisissable était répandue dans la vie. On dirait que tout va tinter. La campagne fuit jusqu'à des lointains à peine embrumés tandis que les maisons que leurs jardins n'entourent plus semblent avoir été abandonnées.

C'est le froid, fouettant le sang, stimulant l'énergie; c'est l'hiver.

* * *

Nous sommes précisément à la période de l'année où la mangeaille à outrance fait fureur. On festine en l'honneur de toutes sortes de choses. Il se donne des balthasars monstres; en d'autres quartiers, on se contente de boire du champagne jusqu'à en être gorgé à la gloire de l'année qui commence et au souvenir de celle qui vient de finir. Ailleurs, on s'est réuni autour de repas peu importants, mais non moins savoureux et que l'on appelle, en temps des fêtes, des "repas de famille".

L'habitude de faire ripaille se perd dans la nuit des temps. On croit généralement que la première noce du genre a eu lieu au sortir de l'arche, lorsque

Noé, voulant se réjouir du grand danger auquel il avait échappé, se livra à une danse tellement bachique, qu'il en indigna son fils Cham, lequel, pour ce sujet, fut maudit jusqu'à la consommation des siècles; ce qui nous a valu les serviteurs de Pullman, et, généralement, tous les chanteurs de "coon songs" des vaudevilles américains.

Depuis ce temps, la race humaine n'a cessé de montrer sa joie en dînant copieusement.

* * *

Ces ripailles sont, au reste, un amusement qui n'en est pas un. Se farcir comme une oie—même celle qu'on mange—n'est pas toujours très gai. A part les voisins de table, les discours et les indigestions, il y a encore une foule de choses macabres qu'il serait trop long d'énumérer et qui font des banquets des institutions plutôt funèbres..

Il faut conclure, en outre, que cet usage de faire bien manger les gens pour leur faire partager son allégresse est peu flatteur. Car, enfin, il n'y a pas à sortir de là, si on lit bien entre les lignes d'une invitation à dîner, on verra ceci: "Mon bonhomme, comme il ne vous arrive pas souvent de goûter à des mets succulents et que vous n'avez pas toujours l'occasion de boire de bons vins, votre bourse étant plutôt plate; que, dans le même ordre d'idée, votre vice étant la gourmandise, vice que vous avez élevé chez vous à la hauteur d'une institution, venez donc vous repaître chez moi; vous mangerez à votre saoul, et cela ne vous coûtera pas un..... sou."

Non, mais, est-ce assez humiliant; et, dire que demain, peut-être, vous, moi, votre ami, mon ami, serons peut-être invités à dîner!...

* * *

Vient de commencer la course aux logements Hélas!

De tout temps il y a eu des escarmouches entre propriétaires et locataires; souvent même on en est arrivé à la grande guerre, se traduisant en procès ruineux. Quand je pense donc que ces différends ont toujours existé, cela me console un peu, beaucoup, énormément des premiers déboires que m'a causés le mien, de propriétaire, et des désillusions que le mien et les autres m'ont values. N'ayant joui d'un "proprio" que pendant dix ans, j'en sais tout de même assez de ces individus en général pour les assommer d'un formidable réquisitoire. Je n'en ferai rien; poussant en cela la bonté jusqu'à un point absolument invraisemblable, je ferai même leur éloge; je

vais les défendre contre leurs ennemis les locataires, mes anciens frères.

Le rôle du "proprio" est toujours difficile et c'est à dégoûter de le devenir un jour. Si l'homme—le propriétaire—est bon, il n'est pas payé; s'il veut être payé, il passe pour n'avoir pas de cœur, et s'il augmente ses loyers parce que tout augmente, les taxes comme le reste, ce n'est plus qu'une sorte d'Harpagon; c'est l'ennemi contre qui tout est permis. En réalité, le propriétaire ne sera cruel que s'il augmente inconsidérément après avoir été chez lui pendant vingt ans. D'ici là, quand bien même je ne pourrais pas supporter sa vue, je le considère comme la meilleure pâte d'homme de la terre.

* * *

Une nouvelle session provinciale vient de commencer. Que sera-t-elle? Calme, passionnée, longue, courte? Au seuil d'une de ces périodes parlementaires, nous sommes un peu comme le sculpteur de la fable qui, devant son bloc de marbre, se demande: "sera-t-il dieu, table ou cuvette?"

A tout considérer, elle sera comme la plupart de ses précédentes. On n'annonce aucun gros projet du gouvernement, aucun amendement radical aux grandes lois déjà passées et en pratique, de nature à provoquer des tempêtes. S'il y a tempêtes, elles ne seront soufflées, comme de coutume depuis quelques années, que dans des verres d'eau. Avec le gouvernement fort que nous avons et l'opposition plutôt faible, en nombre mais agissante, et qui représente un grand parti un peu déchu et qui veut se relever, on ne sait jamais! A tout instant, le calme peut être suivi d'une violente bourrasque et cela, souvent, pour des peccadilles.

Quoiqu'il en soit, souhaitons que cette session soit tout à l'avantage de notre province, de son développement économique et industriel, et pour le plus grand bonheur de ses habitants.

Madame Bienfaisance s'est imaginé de prélever un impôt sur le plaisir, en faveur des indigents. Elle annonce un bal pour les pauvres. Entendons-nous, il ne s'agit pas de faire danser les pauvres, mais de danser pour eux. Impudence de la richesse qui étale son luxe devant la misère, comme pour la rendre plus horrible par le contraste. Cruauté d'un monde qui rit et qui s'amuse, pour empêcher le Christ de pleurer et de gémir dans ses membres souffrants. Vanité, coquetterie, plus vilaines passions peut-être, qui profitent du nom sacré de la charité pour habiller leur sottise et leurs turpitudes. Egoïsme, qui prend sa part d'abord et se gâte de joie, pour jeter ensuite, s'il y en a, ses miettes aux malheureux.

Voilà le bal pour les pauvres!

MONSABRÉ.

AU PARNASSE CANADIEN

LES ENQUÊTES

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE ?

III

Lyriquement, Mme Aurel assure que "le poème parfait, c'est la vie reformée par le baiser d'esprit. M. Louis Pize cite à son tour Ronsard. La poésie est:

Une chanson qui recrée
Et les hommes et les dieux.

Et M. Maurice Gaillard, Jean Cocteau:

Un vrai poète se soucie peu de poésie. De même un horticulteur ne parfume pas ses roses. Il leur fait suivre un régime qui donne à leurs joues et à leur haleine le maximum de couleur et de parfum. Paul Valéry, un noble poète, se vante d'être un versificateur, de se livrer à des exercices. Tant mieux pour nous s'il est poète. Mais ce mystère ne le regarde pas.

M. Henri Barbusse—sans d'ailleurs rien définir—demande que "les poètes soient en matière morale et sociale moins fiers que beaucoup de leurs aînés de leur ignorance générale et connaissent, avec quelque exactitude, les éléments sur lesquels leur imagination crée d'éblouissantes et d'affolantes beautés". Car dit-il:

Sans doute l'érudition malmène et étouffe la poésie, mais tout de même l'ignorance l'empoisonne.

M. François-Paul Alibert, dont la réponse détient pour cette enquête le record de la longueur, se défend de pouvoir définir la poésie. A peine se risquerait-il à en faire "le contraire de Sully Prudhomme". Il reconnaît d'ailleurs que la poésie est rythme avant tout, mais un "rythme qui n'a rien de commun avec celui de la musique, qui doit même en être tout le contraire".

Mme Bartet est lyrique, et vague:

La poésie est à la prose ce que le chant est à la parole, la musique au bruit, la danse à la marche, ce que les jours sont au temps et les battements du cœur à la vie.

Puis vient tout un lot de définitions:

Une émotion réglée, conduite disciplinée (*Francis Eon*).

Un mot commande pour désigner en bloc et très vaguement un ensemble de choses dont chacune serait à définir (*Gandilhon Gens d'armes*).

Une révélation harmonieuse (*Pierre d'Hugues*).

La réalité dans la vision (*Jean Lebrun*).

Une exaltation de tout l'être (*Robert de Souza*).

Une systématisation musicale du langage articulé (*Renée Dunan*).

L'expression littéraire de l'idéal (*P. de Barneville*).

L'art de susciter la plus grande somme d'émotions que puisse éprouver à la fois sur un sujet donné, une âme humaine (*Auguste Dorchain*).

L'émanation harmonieuse du moi sensible (*Florian-Parmentier*).

Le timbre d'une âme qu'émeut le spectacle du monde, l'expression de l'étonnement de vivre et d'assister au perpétuel conflit des forces naturelles (*Roger Frêne*).

Une certaine qualité sensible qui naît d'un accord secret entre le poète, la couleur et le son des mots pour nous introduire au mystère (*Henri Ghéon*).

L'expression de la réalité idéalisée ou simplement modifiée par l'imagination (*Paul Laumonier*).

La dernière liberté vraie du sentiment créateur dans un monde chaque jour plus artificiel qui a tout corrompu et tout faussé; la dernière sincérité (*André Lebey*).

Un essai pour saisir Dieu dans l'homme (*Maurice Le vaillant*).

Ce qui fait affleurer sous les mots l'âme des êtres et des choses (*André Roman*).

De l'émotion rimée et ordonnée selon des lois immuables (*Maurice Olivier*).

L'expression de la qualité pure (*Jacques Reynaud*).

Mais comment ne pas terminer sur ces deux réponses contradictoires, et également sages, à notre sens; celle de M. Georges Gabory: "Il me semble qu'il n'appartient de définir la poésie qu'aux gens qui ne sont pas poètes," et celle de M. Albert Marchon: "Les poètes auraient bien raison de rire à nos dépens si nous prétendions leur apporter une définition de la poésie."

A NOS VIEUX

Les vieillards sont assis aux portes du village;
Du repos et du soir ils boivent la fraîcheur.
Patriarches aimés, ils règnent; et leur âge
Est entouré d'enfants et couronné d'honneur.

Malgré les bois, l'ennui, l'humble et longue souffrance,
D'un pas ferme venus vers leur âpre devoir,
Ils ont trempé leur hache et trempé leur vaillance,
Puis, sans trêve, bûché dès l'aube et jusqu'au soir.

Et lorsqu'ils eurent fait la terre bonne et belle
Dans le même semoir mêlant vertus et grain,
Ils ont longtemps marché sur la glèbe nouvelle
Et semé, semé, dru, le froment et le bien.

Mais aussi, chaque automne, aux larges tasseries
Un superbe troupeau de charrettes entrait:
Et la moisson comblait les granges rebondies
Cependant qu'aux seuils blonds l'enfance débordait!

Ah! qu'ils en ont fondé des champs et des familles!
Leurs blés sont les aïeux de nos plus purs froments;
Et les petits qu'on voit, à l'ombre des charmilles,
Sauter sur leurs genoux, sont fils de leurs enfants.

Ils viennent de quitter la peine et la charrue;
Beaux vieillards à leur aise au sein d'un vrai trésor,
Courbant un front blanchi par une aube inconnue
Ils attendent, sereins, le salaire et la mort.

Comme les moissonneurs, parfois, sur la colline,
Forment au bas du ciel des groupes radieux,
Ces hommes que l'aurore éternelle illumine,
Au sommet de leur bien semblent toucher aux cieux.

Puissions-nous, ô vieillards, pères de ma patrie,
D'une tâche sublime héros pieux et doux,
Apprendre de la vôtre à vivre notre vie
Pour monter vers la mort aussi riches que vous!

Chicoutimi, janvier, 1925.

MARCEL.

QUAND LES JOURS TOMBENT

Quand les jours tombent, c'est comme un premier chagrin.
Comme un bonheur enfin que l'on voulait sans fin;
Quand les rayons d'été s'en vont avec les roses,
L'aube embrunit les jours comme un doute morose.

La terre chaude encore des caresses de juin
Semble songeuse comme après un tendre hymen;
Parfois le ciel reluit de couchants grandiose,
Comme un pacte divin au gai retour des choses.

La pluie au rythme sourd des éternelles voix
Tombe en longs chapelets égrenés sur les toits;
Au son de l'Angelus la lune en robe blanche,

Se lève dans la nue où glissant en silence,
Elle revient bientôt sous sa tunique d'or,
Promener sur les nuits son impassible essor.

W.-A. BAKER.

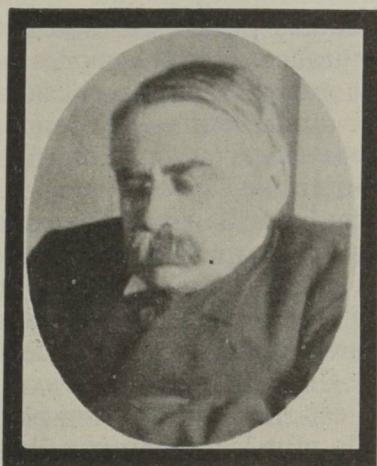


ERNEST CHOUINARD

Ecrivain régionaliste et encyclopédiste ; critique littéraire.

PAR

DAMASE POTVIN



Il n'y a que cinq ans que je connais l'œuvre si franchement régionaliste du regretté Ernest Chouinard dont notre petit monde littéraire pleure la perte depuis l'automne dernier. C'est, en effet, quelques semaines après la publication de son premier volume *Sur mer et sur terre* que j'eus le plaisir de rencontrer l'auteur de cette œuvre qui sentait si fortement le salin. Je fus un peu surpris de faire la connaissance d'un homme qui avait à peu près toujours vécu à la ville. Effectivement, le dernier feuillet de *Sur mer et sur terre* tourné, je m'étais figuré l'auteur comme une sorte d'André Savignon, "romancier de la mer et de la brume", affectionnant tout particulièrement un coin de terre natale où "crie la lamentation des oiseaux marins" et d'où monte "la rumeur haletante des vagues ameutées". Je m'imaginai son enfance rêveuse par les soirs calmes de l'été, quand la mer unie comme un miroir se retire des côtes dans un grand murmure; jouant aux pieds de ces rochers à demi découverts auxquels la vaste solitude prête une fantasmagorie étrange; tendant constamment l'oreille aux bruits mystérieux et lointains que le vent porte du large à la terre en peur. Et je voyais encore l'auteur de *Sur mer et sur terre* se noyant, pour ainsi dire, avec une terreur lucide et délicieuse, dans le chaos de ce "paysage enrhumé" quand le vent mêle tout au point qu'on ne distingue plus le ciel de la mer.

De la terre, sans doute, me disais-je, Ernest Chouinard a contemplé l'étendue des eaux; et de la mer, il a regardé avec angoisse les rivages maudits, avec leurs rochers sombres, leurs grottes profondes où la vague chante des poèmes terrifiants; il a écouté parler le vent lui accordant une âme qui lui est propre.....

Et, comme tout s'offrait à lui sous couleur de rêve, dans ce domaine de la désolation et de la mort, hôte de la brume et confident de la tempête, voilà pourquoi il nous a conté, me disais-je, de ces histoires sinistres et gracieuses qui illuminent, tel un phare dans une nuit d'orage, la clarté presque

surnaturelle d'un peu d'âme de Pierre Loti.....

Il n'en était pourtant rien.

Ernest Chouinard naquit aux environs de la ville, et, un peu plus tard, encore tout jeune, il fut transplanté dans la ville elle-même où il fit sa vie. Mais il fut là un étranger et sa véritable vie, ce furent ses vacances. Et ces dernières, il les passa au bord de la mer, lieu d'origine de sa famille. Toute sa vie, il chercha, eut-on dit, à corriger cette faute de la nature qui, seul parmi les siens, le fit naître en dehors des brumes du fleuve. Il fut de ces écrivains qui s'efforcent, transplantés, de garder dans leur sève, les vertus du terroir familial, comme il est de ces citadins de campagne qui, reniant leurs racines, s'évertuent à suivre les toutes dernières modes de l'esprit, les premiers demeurant toujours aussi pleinement, aussi justement estimés que les seconds sont ridicules.

La "théorie du milieu" imaginée par M. Taine n'a plus cours aujourd'hui. On ne distingue vraiment plus ceux qui sont de la ville et ceux qui viennent de la campagne. Et pourtant, j'aimerais me servir de cette théorie pour tâcher d'expliquer comment une œuvre, très simple, très calme, a pu naître dans les mille bruits de la ville; une œuvre qui donne une si paisible impression des sauvages aspects de la mer lointaine et des campagnes oubliées.

C'est qu'Ernest Chouinard, transplanté, a su garder avec lui ses dieux lares—j'entends les humbles souvenirs de son enfance;—et il ne fut jamais dépaysé. Il s'est retiré avec eux, comme un sage, et c'est à peine si des bureaux qu'il occupa pendant sa vie militante de journaliste et sa portion de carrière éreintante de fonctionnaire public, le murmure de la ville a monté vers lui. Rien n'a troublé, semble-t-il, le songe continue où vivaient en silence les figures et les décors du pays ancestral.

Et ces figures et ces décors, il les a toujours portés avec lui. Peu importe, à vrai dire, le milieu qu'il s'était choisi pour les regarder vivre dans le secret de sa mémoire et de son cœur. L'avait-il seulement choisi? Où qu'il fut, il serait demeuré lui-même, appliqué sur son souvenir et tenant tous ses biens en soi. En réalité, il n'a jamais quitté le décor d'eau, de prés et de bois montant de ce pays tourmenté de Kamouraska où se sont inscrites ses impressions d'enfance. Il dut cependant s'étonner de le retrouver toujours si net et si coloré.

C'était, on l'avouera, un bagage léger pour un esprit volontairement dépouillé que cette éternelle image très simple d'un domaine élémentaire et borné.

Ce paysage d'enfance, c'est un petit coin de terre qui n'a rien d'extraordinaire et qu'il faut, comme beaucoup d'autres, regarder longtemps pour le trouver beau, simplement. Mais il est léché par l'eau, par la mer qui est notre grand fleuve. Et il l'a longuement regardé, en réalité, pendant son enfance et ses vacances d'adolescent, puis, plus tard, en soi; il a fini par le trouver ravissant et nous en a donné une représentation si fidèle que l'appréciation qu'il en porte est le jugement le plus juste qu'on puisse faire de son œuvre.

De cette œuvre aussi on peut dire que rien n'y est extraordinaire; et, comme le paysage de ce coin de son pays d'enfance, il faut longtemps la regarder pour la trouver remarquable. Et c'est ainsi que des admirateurs, qui ne furent point tout d'abord séduits, lui font maintenant un cortège fidèle.

Non, il n'est point de destinée plus calme, plus unie, plus insensationnelle, pourrait-on dire, que celle d'Ernest Chouinard. A ce titre seul, elle mériterait d'être connue et méditée comme son œuvre de si pur provincialisme mérite d'être lue.

Il est d'usage maintenant de demander aux auteurs ce qu'ils ont voulu. Ernest Chouinard, lui, a voulu répondre à l'appel du bon Emile Faguet qui cria, un jour, du haut de sa chaire: "Que tous ceux qui aiment leur patelin lèvent le doigt!" Il nous a montré, embellie, magnifiée, mais vivante quand même, dans trois de ces ouvrages principalement, notre bonne et généreuse terre laurentienne; et je ne crois pas qu'il soit possible de faire avec plus de grâce et de sincérité les honneurs de son chez-soi.

*
* *

"Ecrire, c'est agir", a dit Lacordaire, et Ernest Chouinard, après plus de vingt-cinq ans de méditation et d'étude, de stagnation, pourrait-on dire — et on saura, en certains milieux, me pardonner cette expression, de caractère très négatif, — s'est souvenu, un jour, de son ancienne vie, si active, si militante, de journaliste, et il se remit à agir. Durant cinq ans, il a apporté quatre ou cinq des plus précieuses contributions à notre littérature nationale.

Il se fit, tout d'abord remarquer avec *Sur mer et sur terre*, série de croquis et de scènes maritimes qui n'ont rien de la "doucine" de Pierre Loti mais qui n'en sont pas moins élégamment brossés. Il y eut, ensuite, comme une sorte de régression avec l'*Arriviste*, roman satyrique, — trop, — qui ne plût pas à tout le monde. Le sujet et le genre, faut-il le dire, en effet, semblaient comme arrêter l'essor d'un beau talent descriptif. Mais à quelque temps de là, *Croquis et Marines* nous ramena, heureusement, — à *Sur mer et sur terre* avec de la fraîcheur et de l'originalité, sans acrimonie pour personne ni pour quoi que ce soit. Puis, peu après, l'*Œil du Phare*, en étendant plus largement l'action

des héros de nouvelles maritimes de *Sur mer et sur terre* a permis à l'auteur de nous faire apprécier davantage ses belles qualités d'observation, de style et de psychologie campagnarde.

A ce moment-là, ses amis eussent aimé voir récompenser son œuvre; elle le méritait. Il n'en eut pas tiré orgueil, nous savons qu'il était l'humilité même. Mais un succès public, l'âge aidant, lui eut donné plus d'assurance. Les plus modestes, parcequ'ils sont les plus prudents, ont besoin de se sentir soutenus, poussés par ce souffle de la renommée qu'on a comparé au vent dans les voiles, une figure qui allait si bien à l'auteur de *Croquis et Marines*.

Qui sait si alors, même entre le court espace de temps qui devait s'écouler jusqu'à sa mort, trop tôt survenue, il n'eut pas accompli une grande œuvre. Il dépassait, il est vrai, la cinquantaine, mais il ne s'en eut point fait mystère en ce siècle de génies prématurés. Cinquante ans, chez nous, c'est l'âge où l'homme est en possession complète de ses moyens. S'il n'a plus les impétueux élans de la jeunesse, il sait marcher avec plus de fermeté et de constance; tout s'éclaire en lui d'une manière nette et toujours égale à elle-même. Et à cette clarté, il peut voir le couronnement d'un édi ce dont il a commencé, avec hésitation, souvent, la construction, édifice modeste dont il a creusé prudemment les tranchées et posé avec patience les assises.

Un jour, Ernest Chouinard, assis à son petit bureau de chêne, dans la modeste salle où pendant vingt-cinq ans il a rempli ses fonctions de traducteur, m'a dit: "On me fait une réputation de travailleur, de laborieux, mais en réalité je travaille très peu parce que je travaille avec aisance et méthode." Et, en effet, il travaillait peu malgré la somme étonnante d'ouvrages qu'il a produits, comme on le verra tantôt. Mais il avait effectivement de la méthode et de l'ordre. Jamais fonctionnaire n'a oublié si vite sa vie de journaliste. Cette dernière est fiévreuse, irrégulière, inégale; les jours et les nuits lui sont indifférents. Les journées, pour lui, peuvent avoir vingt-quatre heures et elles peuvent en compter huit aussi. Levé au petit jour, il ne se couche pas toujours à "l'heure des crimes." Il ne compte pas plus ses heures de travail que ses instants de repos. Bref, c'est la vie la plus irrégulière qui soit.

Ernest Chouinard, heureusement, a su vite l'oublier cette vie de manœuvre de la plume. Mais il a su y conserver l'effort. Une fois en paix, en dehors de la fournaise, il s'est efforcé d'écrire, chaque jour, pour son plaisir, une page pour l'œuvre à laquelle il s'était astreint, sourd aux clameurs de la foire aux vérités. Il a suivi, dans le calme, son destin qui était d'écrire. Content de son travail, tel un bon ouvrier, la satisfaction de bien faire a suffi à son honneur et à sa joie. Il était en pleine possession d'une destinée d'homme

de lettres; et, avant de partir pour le voyage d'où l'on ne revient pas, il n'a pas dû regretter ni d'avoir vécu, ni de cesser de vivre. Par une rencontre heureuse et rare, la vie des lettres et la sagesse s'accordaient en lui

En dépit de l'énorme besogne qu'il a accomplie, Ernest Chouinard ne se "blousait" pas, pour employer une expression de notre terroir québécois qui lui était si cher. Sa journée faite d'employé consciencieux de la province, il s'en allait au sein de sa famille, tranquille et serein. Le dernier repas du jour pris avec sa femme et ses enfants, quelques-uns de ces derniers, tous musiciens, interprétaient au piano quelques œuvres de maître, plus particulièrement son fils Georges, organiste distingué qui non seulement faisait résonner l'instrument des accords les plus savamment harmonieux, mais interprétait, d'une voix douce et juste, mesurée, quelques derniers succès de la bonne chanson française. Puis on se séparait, et à neuf heures exactement, notre auteur se mettait au lit pour se réveiller, le lendemain, exactement à six heures et s'en aller à sept à une messe en la chapelle du séminaire, voisine de sa demeure, rue Ste-Famille, et qui fut toujours son "buenno retiro" spirituel.

Telles furent, pendant des années et des années, les journées de cet écrivain encyclopédiste, peut-on dire avec raison, comme nous aimons, d'ailleurs, à le démontrer.

* * *

Car, outre qu'il fut l'auteur, on le sait, aux derniers jours de sa vie, de plusieurs ouvrages de littérature, Ernest Chouinard fut un véritable encyclopédiste, une sorte de bénédiction du dictionnaire et du lexique dont il eut la passion. Il y aurait profit, je dirais quasi national, à publier les ouvrages considérable, lexiques et dictionnaires, qu'il a laissés en manuscrits. Malgré le peu d'efforts physiques qu'il ait apparemment donnés, on peut dire qu'Ernest Chouinard était un grand travailleur; et il suffit seulement, pour s'en convaincre, de manier les dizaines de gros in-folios de feuillets écrits au dactylographe qu'il avait fait relier en tomes volumineux et dont il a garni des rayons entiers de sa bibliothèque.

Que l'on songe, en effet, au travail qu'ont pu coûter les ouvrages suivants qui sont, nous avons été en mesure de le constater, au complet.

Dictionnaire technique, anglais-français, 1144 pages;

Dictionnaire technique, français-anglais, 1192 pages;

Dictionnaire de Botanique, anglais-français et français-anglais, 563 pages;

Dictionnaire d'Ornithologie, anglais-français et français-anglais;

Dictionnaire de Chimie, de Géologie et de Minéralogie;

Dictionnaire Conchyléologique, d'Ichthyologie et de Zoologie;

Dictionnaire de Marine et de Construction Navale.

Et quant à ces inédits, nous ne restons que dans le domaine scientifique.

Ces divers dictionnaires et lexiques pourraient constituer, entre les mains de techniciens, d'admirables instruments de travail, des ouvrages qui seraient appréciés aussi bien à l'étranger que chez nous, des manuels à tel point instructifs qu'ils pourraient être ouverts à n'importe quel moment, à n'importe quelle page, aussi bien par l'irrité aux sciences qu'ils font connaître que par celui qui ne l'est pas, ou l'amateur. Avec ces ouvrages, étonnants de patience et de labeur, Ernest Chouinard eut été le guide le plus sûr que nous eussions pu consulter, nous, du Canada, dans le labyrinthe de la production scientifique mondiale.

Mais Ernest Chouinard n'a pas d'inédits que ses dictionnaires. Continuons à inventorier les précieux et volumineux cartons qu'il a laissés à sa famille. Nous découvrons dans deux rayons de sa bibliothèque, toujours en manuscrits:

"Aubes et Réveils", 1 volume; "Les Heures d'Azur", 1 volume, croquis et scènes d'un pur et profond réalisme, nous faisant assister à une vie, non seulement de l'"aube au midi", comme celle de notre ami et poète Alonzo Cinq-Mars, mais de l'aube au couchant.

"Causeries littéraires", 1 volume de critiques de toute nature, amusantes la plupart du temps, toujours instructives;

"Journalisme et polémiques", douze volumes couvrant près d'un demi-siècle de notre vie nationale.

Les lecteurs du *Terroir* ont pu, souvent, avoir une idée de *Aubes et Réveils* par les copieux extraits que nous en avons publiés. C'est, pour ainsi dire, l'histoire de notre enfance et de notre adolescence, à nous tous: la naissance, l'éveil à la raison, la première communion, la petite école, le collège, la vocation, les premiers pas dans la vie active, les premières luttes, les joies, les déboires, les peines, puis, la fin. C'est même toute notre vie; notre vie, écrite, détaillée, vécue pour ainsi dire, et avec quel pittoresque! L'auteur se révèle, dans cet ouvrage, poète dans l'âme. Comme il chante mélodieusement la tendre enfance, l'inquiétante adolescence, la joyeuse jeunesse, l'âge mûr bon à vivre quand même! Quelles belles aubes! Quels glorieux réveils, souvent!

Les *Heures d'azur*, c'est la même chose; c'est la poésie de l'éclosion à la vie; c'est l'effort de l'homme cherchant à poindre, mû par toute l'ardeur et

l'enthousiasme dont battent son cœur et son âme. Rien de plus vécu; de mieux senti! C'est de la vie; c'est du plus vivifiant réalisme.

Mais après les aubes dorés, les réveils ensoleillés, les joies aux couleurs d'azur, viendra la lutte pour la vie, l'éternel "struggle for life"—déprimante ou consolante, toujours, quoi qu'on dise, méritoire. Pour Ernest Chouinard, c'est le "*journalisme et polémiques*,—douze forts volumes d'articles, de critiques et d'études sur toutes les questions agitées dans notre petite patrie pendant plus d'un quart de siècle. Il fut rédacteur ou collaborateur de tous les journaux français québécois d'il y a trente ans. Aussi fut-il intimement mêlé aux hommes et aux choses de ce temps-là. Trois volumes de cette série sont consacrés aux hommes dont un, complet, à sir Wilfrid Laurier qui, à l'époque où bataillait Ernest Chouinard, était dans toute l'apogée de sa gloire; deux volumes sur la brûlante question des écoles du Manitoba, chapitre passionnant de notre histoire politique; un volume sur Mercier et son œuvre, un autre sur le coup d'Etat de 1891; deux tomes considérables de faits et de commentaires sur ce qui se passait en France et en Angleterre voilà trente ans, un volume sur nos monuments, qu'Ernest Chouinard a particulièrement étudiés. Enfin un fort tome sur les hommes et les choses en général de notre monde politique,—terminé le 30 octobre 1924, les dernières notes ayant été inscrites quelques jours seulement avant la mort de l'auteur. Que de coups de plume après les coups de pinceau d'*Aubes et Réveils* et des *Heures d'Azur*! Mais quels coups sûrs et vigoureux dans ces domaines de la poésie, de la sociologie, de la philosophie presque, et de la politique!

Mais il y a plus encore dans l'œuvre politique d'Ernest Chouinard; et il nous reste à dire un mot de la partie la plus amusante et à la fois la plus touchante de son œuvre: cinq volumes de correspondances dont deux, au moins, avec son regretté frère Ephrem à qui nous devons tant d'œuvres du plus pur humour: poèmes satyriques, critiques, charges de toute nature, jamais blessantes, toujours sincères.

Trois gros in-folios de lettres de toute nature, soigneusement collationnées de part et d'autre! Peut-on concevoir ce que cela représente de travail supplémentaire?

Mais, pour Ernest Chouinard, le travail, comme le concevait Bossuet, "charmait l'ennui, menageait le temps, guérissait la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté". Aussi, dans sa trop courte carrière, jamais, un seul instant, est-il resté inactif, ne s'occupant pas cependant de vérifier l'exactitude de cette prétention de Reybaud, dans *Jérôme Paturot* que "de tous les moyens

qui conduisent à la fortune les deux plus sûrs sont la persévérance et le travail."

* * *

Puisque nous venons de rappeler le nom du poète satyrique que fut Ephrem Chouinard prouvons qu'Ernest, sous ce rapport, "lui ressemblait comme un frère" et nous aurons à rappeler, mais d'une façon spéciale, un de ses inédits: *Critiques littéraires*, un volume.

"Si la critique est juste et pleine d'égards", disait d'Alembert, dans son *Apologie de l'Etude*, "vous lui devrez des remerciements et de la déférence; si elle est juste sans égards, de la déférence sans remerciements; et si elle est outrageante et injuste, le silence et l'oubli".

Ceux qui ont été critiqués par Ernest Chouinard lui doivent tout simplement de la déférence sans remerciements car sa critique, en général, fut juste sans égards; et c'est la meilleure, à notre sens. Peu d'hommes, qui eurent à écrire sur les autres, s'occupèrent moins que lui de ce qu'on ferait, de ce qu'on dirait. Il allait droit son chemin sans s'occuper du "quand dira-t-on". Ceux qu'il a critiqués le plus vertement même étaient parmi ses compagnons de bureau; et ceux-là ne lui en ont pas voulu le moins du monde. Il y allait carrément, tout droit, sans chercher midi à quatorze heures, pour leur dire en quoi ils péchaient, d'après lui; et, sans blesser jamais, il n'y allait généralement pas de main morte. Il avait une façon bien à lui de fustiger, par exemple, ce que l'on est convenu d'appeler, dans notre littérature, les exotiques, c'est-à-dire ceux qui voulant écrire chez nous et pour les gens de chez nous, exclusivement, s'attachent à aller chercher leur inspiration en Chine, au Japon, au Kampchatka ou remontent à l'Olympe en passant par le mont Hymet ou autres très antiques accidents géographiques. Ah! pour ceux-là, avouons-le, Ernest Chouinard ne fut pas tendre. Et il eut mille fois raison.

On s'occupe aujourd'hui en France un peu plus que naguère de notre littérature canadienne-française; or, ce que l'on demande à nos poètes, à nos littérateurs pour être sympathiques à la France intellectuelle, c'est d'être tout bonnement de leur pays. C'est ce que ce délicieux félibrige qu'est Emile Ripert leur demandait au retour de la visite qu'il nous a faite, l'année dernière; c'est ce que réclamait d'eux, encore tout récemment le directeur de la *Renaissance Provinciale*, organe officiel de la Société des Ecrivains des provinces de France, qui disait, parlant du dernier ouvrage de Louis-Joseph Doucet qu'il louait franchement pour la bonne saveur qu'il exhalait du terroir

canadien: "Ce que nous demanderions aux poètes canadiens, c'est de nous dire dans une forme bien à eux tout ce qui, — âme et mœurs — les singularise et les différencie de nous. Or, ce qu'ils s'appliquent en particulier à nous présenter c'est dans une forme continentale traditionnelle les sentiments qui les approchent davantage de nos propres manières d'être. Les Canadiens nous imitent et se fourvoient car, nous imitant, c'est le Paris amorpho-cosmopolite qu'ils rencontrent".

C'est ce que nous disent, enfin, tous les critiques de France qui daignent s'occuper de nous et, notamment, de notre littérature. C'est, d'ailleurs, ce que proclame, le succès incroyable de *Maria Chapdelaine*, Si nos littérateurs, poètes et prosateurs, veulent obtenir du succès et conquérir la renommée à l'étranger et, notamment en France, but vers lequel ils visent le plus généralement, qu'ils soient franchement, ouvertement de chez nous; comme Louis Frechette l'a été en poésie et comme Louis Hémon le fut dans le roman, encore pourtant, et c'est pénible à avouer, qu'il fut totalement étranger à notre terroir.

Ernest Chouinard fut donc en belle et bonne et honorable compagnie pour prôner ce que l'on a appelé avec dérision *la danse autour de l'érable*. En défendant l'érable avec l'énergie et la verve qui l'ont caractérisé, il fut l'un des plus dévoués apôtres du régionalisme, du vrai, de celui sans lequel nous n'aurons jamais une littérature propre à nous. En fustigeant comme il l'a fait ceux qui voulaient, par leur exemple et leur doctrine, nous fourvoyer dans les trop nombreuses pseudo-écoles littéraires du Paris amorpho-cosmopolite, selon l'expression de la *Renaissance Provinciale*, Ernest Chouinard a contribué pour une très large part à nous empêcher de faire un faux pas qui eut retardé de près d'un siècle peut-être le succès en littérature nationale, succès que l'on attend de nous, qui commence franchement à s'affirmer et que nous ne devons obtenir définitivement qu'en autant que notre œuvre, dans tous les genres, sera strictement l'expression de notre vie et de notre âme.

Pour conclure sur Ernest Chouinard, nous dirons que même chez nous où l'on ne peut pas dire qu'il existe encore vraiment de littérature, — à cause de ceux qui ont voulu trop imiter les écrivains de France, — il y a des écrivains chez qui la vocation a éclaté comme une tempête; mais empressons-nous de dire que ceux-là sont des exceptions; ils étaient surtout des historiens et c'est au point de vue politique surtout, le seul qui chez nous, malheureusement, vaille la peine qu'on s'y attache. Chez les autres, après de longues années de sérénité, une question de jugement, d'ordre ou de

méthode a pris soudain l'importance d'un problème moral.

La vie d'écrivain d'Ernest Chouinard ne connut pas les orages. Peut-on même découvrir des époques dans sa carrière? Si, comme tous les autres, ignorant de la voie à suivre, même sûr du chemin où s'engager, il a tenté le renouvellement de son talent, il paraît avoir été fidèle à une inspiration identique; et celle-ci lui a conseillé tantôt d'obéir à sa fantaisie, tantôt de se soumettre au réel, mais il eut constamment cet objet en vue; servir sa petite patrie, provoquer son développement intellectuel en suivant les voies qui lui étaient tracées.

— 0 —

Un finaud, dont le nom m'est sorti de la tête, affirme qu'en diplomatie, le dernier mot de l'astuce est de dire la vérité. Peut-être oui, peut-être non; c'est possible et rien n'est moins sûr. Il en est de cela comme de tout. Au fond, pour le diplomate, le dernier mot de l'astuce est de dire la vérité quand on croit qu'il ne la dit pas, et de ne la pas dire quand on croit qu'il l'a dit.

Comme la bonté, comme la violence, comme la gourmandise, comme tout le reste, l'instinct de la conservation n'est pas également réparti sur la masse des individus. Chacun en a reçu une dose plus ou moins forte, qui le porte à accepter d'une âme plus ou moins sereine la perspective de l'Inéluctable auquel tout aboutit, et qui fait que nous devons, dans la guerre, chercher de préférence les héros chez les pauvres diables d'hommes venus au monde sans bravoure.

C'est un bruit assez répandu que les hommes dépourvus de sensibilité apprécient d'autant moins les douceurs de la vie qu'ils en ressentent peu les rigueurs.

Pourquoi?

On ne voit pas que la dureté de cœur gêne en rien le goût de la jouissance!

J'admire l'aisance avec laquelle le psychologue pénètre tranquillement dans la mentalité d'autrui et en donne la disposition, comme il ferait d'un appartement dont le locataire serait parti en laissant la clé sur la porte.



LE VIEUX MONASTÈRE



PAR ANGELINE TURGEON

Entre les murs du couvent des Ursulines se sont écrites quelques-unes des pages les plus sublimes de notre histoire religieuse et nationale. Depuis 1639, les premières venues au pays, elles ont partagé et les épreuves et les durs sacrifices de la petite colonie, pour se réjouir ensuite avec elle des faits héroïques et des victoires remportées sur l'ennemi.

De ces quatorze maisons reliées les unes aux autres, les plus anciennes datent du dix-septième siècle et en ont conservé tout le cachet : ce sont de longues et basses constructions de pierres grises solidement appuyées sur le sol et qui semblent plus écrasées encore sous le toit pointu qui les coiffe.

Les petites filles qui ont eu le bonheur de passer au Monastère les belles années de leur vie, se rappellent tous les coins et recoins du cloître entouré de son grand jardin aux multiples allées.

C'est d'abord le vieux couloir de pierre, étroit, qui conduit à la plus ancienne maison, partie exclusive de la communauté. Le long des murs sont suspendus des peintures sombres où se devinent à peine des têtes de moines aux visages creusés, aux yeux enfoncés.

Quand, petites élèves, nous traversions ce fameux passage, nous frissonnions toujours un peu sous ces regards mystérieux et profonds.

Un autre corridor, moins lugubre, succède au premier, de chaque côté la boiserie est percée de portes, sur chacune un nom ; ce sont les cellules des religieuses.

Au bout s'ouvre la communauté, vaste pièce aux murs blanchis, au plancher de bois blanc, aux petites fenêtres à carreaux. Tout le tour, de longs bancs de bois sans dossier remplacent, pour les religieuses, les fauteuils moelleux du monde.

Dans cette salle flotte le parfum de jadis ; d'autres religieuses ont vécu là de la même vie, ont accompli les mêmes œuvres ; elles se sont dévouées aux petites filles d'autrefois, nos grand-mères. Elles les ont aimées, quelquefois grondées et, comme celles d'aujourd'hui, leur ont donné le meilleur d'elles-mêmes.

Dans cette partie du couvent, on peut voir la table de bois brut sur laquelle Murray signa la capitulation, puis des boulets de canon, boulets qui vinrent s'égarer, durant le siège, sur les murs du monastère.

On sait que Murray prit ses quartiers-généraux chez les Ursulines, faute de local ailleurs. Les vainqueurs furent toujours de vrais gentilshommes pour leurs généreuses hôtes.

Les annales du monastère racontent maints incidents de cette époque.

La chapelle date de 1732. Lors du siège, elle fut gravement endommagée et généreusement réparée par le général Murray. Ainsi, elle put servir d'église paroissiale durant cinq ans.

Le marquis de Montcalm y dort son dernier sommeil ; une épitaphe sur le mur, indique l'endroit où il fut inhumé. Ce grand général repose hélas ! dans un trou fait par un boulet anglais mais en terre française, toujours, malgré la conquête. Son corps y fut déposé le 14 septembre 1759.

L'aumônier conserve dans son appartement le crâne du vaillant défenseur, gloire de notre histoire.

En 1902, la chapelle fut restaurée mais on remplaça la chaire et les ornements du sanctuaire tels qu'ils étaient auparavant.

Quelques tableaux de maître ressortent en beauté, sur les murs simplement blanchis, et donnent, à eux seuls, une valeur artistique à cette pieuse chapelle de monastère.

Le vieux cloître renferme une très vieille relique, l'oratoire du Sacré-Cœur, relique d'autant plus précieuse qu'il servit de chapelle aux premières Ursulines. Monseigneur de Laval y célébra souvent la sainte messe.

Le sol est de pierre carrelée, sur une table de bois sculpté recouverte de marbre, repose le tombeau de la Mère de l'Incarnation ; un riche coffret contient le cœur de la pieuse Madame de la Peltrie qui consacra si généreusement et sa vie et sa fortune à la fondation d'une maison religieuse au Nouveau-Monde.

(La maison qu'elle habita, tout près du couvent, sert maintenant aux élèves externes.)

Dans l'oratoire à remarquer le petit autel bien humble orné d'une statue du Sacré-Cœur. Inspirée par la vénérable fondatrice, prit naissance dans ce sanctuaire, la dévotion au Cœur de Jésus répandue depuis dans tout le pays.

Tout cela était bien pauvre mais ces quelques saintes femmes avaient au cœur une foi si vive que pas un instant elles ne songèrent à abandonner leur œuvre de dévouement et d'oubli complet du "moi".

Au monastère, chaque pierre pour ainsi dire, est un souvenir, l'histoire de chacune d'elles serait longue. J'ai fait le récit, ici, de tout ce que mes yeux d'enfant ont vu, et que mes yeux d'adolescente ont admiré et compris.

ANGÉLINE TURGEON,

MARIA CHAPDELAINÉ

AU THEATRE

PAR

CYRANO

Avant de partir de Québec pour retourner en France, M. Firmin Gémier, directeur de l'Odéon, de Paris, et lui-même l'un des acteurs les plus renommés de France, a annoncé aux Québécois une nouvelle qui les a grandement intéressés. Il leur a d'abord dit qu'il reviendrait bientôt au Canada, ce qui ne nous étonne aucunement, ayant eu nous-même l'occasion de constater combien M. Gémier a été touché de l'accueil cordial qui lui a été fait ici, aussi bien qu'ému de trouver ici une province intellectuelle de la France. Puis il a déclaré qu'il désire représenter à Paris d'abord, puis au Canada, une adaptation théâtrale du fameux roman de Louis Hémon, "Maria Chapdelaine".

Ce roman a obtenu en France un succès de librairie tel qu'il n'est pas étonnant que des dramaturges aient eu l'idée d'adapter à la scène la touchante histoire de Maria Chapdelaine. Deux essais ont été soumis à M. Gémier avant son départ pour le Canada, et il n'a voulu encore arrêter son choix sur aucun. En homme de théâtre expérimenté qu'il est, il veut être prudent et ne pas s'aventurer à la légère. Ce n'est pas lui qui oserait risquer de nuire en quoi que ce soit au bel effet produit par le roman de Louis Hémon, et le risque est assez grand.

Aussi, n'est-ce pas à la légère que l'on doit transporter à la scène les personnages étudiés si profondément par Louis Hémon. Il faut d'abord connaître le théâtre absolument bien, puis il faut connaître les conditions dans lesquelles vécurent ces personnages. Pour cela, il faudrait un dramaturge canadien, non pas un étranger qui a pu passer ici quelques semaines ou quelques mois, mais un vrai Canadien de race, qui connaît à fond la province de Québec et surtout la région du lac Saint-Jean.

On me dira que les dramaturges sont assez rares au Canada et que bien peu doivent posséder les qualités requises pour tirer du roman de Louis Hémon une pièce de théâtre qui soit digne de l'auteur et du sujet. En effet, nos dramaturges sont rares, mais ce n'est pas le talent qui manque; s'ils sont rares, c'est parce que jusqu'ici la carrière de dramaturge n'en est pas une qui a pu ici justifier l'activité de nos dramaturges possibles. Nous ne manquons pas de gens de lettres qui connaissent fort bien l'art théâtral et qui, placés dans des circonstances plus favorables, auraient pu produire des pièces intéressantes. Nous en connaissons

même qui en ont écrit sans les faire jamais jouer ne voulant pas s'exposer à perdre de l'argent en les mettant à la scène, ou du moins n'en ayant pas les moyens.

Nous irons plus loin et nous dirons que le roman de Louis Hémon a été adapté à la scène par des Canadiens qui n'ont jamais fait jouer cette pièce et cela pour les raisons que nous avons dites plus haut. Et nous croyons que cette adaptation mériterait d'attirer l'attention des directeurs de théâtres français au moins autant que celles qui ont pu être écrites par des auteurs dramatiques français.

Ce n'est pas pour rien que nous craignons de voir des auteurs étrangers s'aventurer à mettre "Maria Chapdelaine" au théâtre, car nous nous rappelons trop ce qui est arrivé récemment à propos de ce roman. Un éditeur parisien voulut lancer une édition de luxe de l'œuvre de Hémon. Il chargea un dessinateur renommé de préparer des dessins pour cette édition, qui eut en effet, un grand succès au point de vue du luxe, mais qui est malheureusement remplie d'anachronismes et autres erreurs lamentables. C'est ainsi que le dessinateur a représenté la délicieuse Maria Chapdelaine en sabots! Cela est plus que ridicule, cela est regrettable à tous les points de vue. On a déjà accusé Hémon d'avoir fait passer les colons de la région du lac Saint-Jean pour des être primitifs. Que doit-on dire de l'artiste qui représente Maria Chapdelaine en sabots, Maria Chapdelaine, cette brave fille qui avait même été au couvent! Puis quand est-ce qu'on a vu des jeunes filles en sabots, de notre temps, au Canada, même dans les parties les plus éloignées des grands centres?

C'est donc avec une certaine appréhension que nous verrions des auteurs dramatiques étrangers essayer d'adapter au théâtre le délicieux roman de Louis Hémon. Des auteurs canadiens feraient bien mieux l'affaire. Et il y en a qui en sont capables.

CYRANO.

La douceur de l'homme pour la bête est la première manifestation de sa supériorité sur elle.

Plus je vais, plus je ne crois qu'à ce que je ne comprends pas et plus m'apparaît heureuse la parole de saint Augustin: *Credo quia absurdum.*



THÉÂTRE



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

UN PETIT TOUR A MONTMARTRE.

Le dimanche 28 décembre 1924, un groupe choisi de Québécois a eu l'appréciable avantage de faire, en compagnie de charmants camarades, sous la conduite d'un mentor expérimenté, une courte mais fort intéressante excursion sur la butte sacrée de Montmartre.

En effet, les officiers qui forment l'exécutif du 4ième degré des Chevaliers de Colomb de Québec avaient invité M. Alphonse Désilets, l'un des représentants de la province de Québec, sur le convoi-exposition canadien qui parcourut la France durant l'été de 1923, à nous dire quelques-uns des souvenirs de ses pérégrinations à travers les rues tortueuses et les établissements bizarres de la commune libre de Montmartre, petite patrie au milieu de la grande, où gitent tant d'artistes au grand cœur, à l'esprit malicieux, au talent original, aux allures surprenantes, derniers tenants de la noble, de la sainte Bohême qui achève de disparaître.

Poète distingué et orateur disert, M. Désilets nous a fait assister en son instructive compagnie à une promenade exquise dont nous garderons longtemps le souvenir.

Tour à tour nous avons exploré, assez profondément pour nous donner le désir d'y retourner, le Montmartre religieux, le Montmartre civil, le Montmartre artistique.

A chaque aspect nouveau, le conférencier nous signalait les points saillants qu'il convient de noter, les caractéristiques spéciales qu'il est opportun de retenir, les réflexions qu'il y a lieu de faire sur les gens et les choses de ce lieu unique au monde.

Et pour que l'illusion fût plus complète, M. Désilets s'était fait accompagner de quelques artistes qui nous récitèrent et nous chantèrent, aux bons endroits, des pièces caractéristiques de la manière et de la mentalité montmartroises.

C'est ainsi que madame Docteur Alexandre Villandré, après nous avoir chanté deux ex-

traits de "La Bohême," ce qui était de convenance, nous a interprété quelques chansons de genre qui lui ont valu d'enthousiastes applaudissements. Mentionnons, en particulier: "Le temps des cerises", "Petite Eglise" et "Les deux Ménétriers", où madame Villandré a déployé des ressources de diction et d'émotion qui ont ravi l'auditoire déjà conquis par la grâce d'un sourire de rare qualité.

M. Léopold Christin est un artiste consciencieux et délicat qui a su faire vibrer ses auditeurs en leur détaillant "à la parisienne": "Les Chimères" "Noces d'oiseaux" et "Pastorale". M. Christin a l'expérience de la scène, un goût très sûr, une diction remarquable, et nous espérons avoir le plaisir de l'entendre le plus souvent possible, puisqu'il est maintenant citoyen de Québec, dans son répertoire où l'abondance le dispute à la qualité.

Mademoiselle Marcelle Duhamel sera une vedette de notre scène canadienne-française dès qu'un de nos dramaturges aura écrit pour elle un rôle digne de son talent. Sa tenue en scène est excellente, sa voix est pleine de chaleur contenue, de tendresse nuancée, son physique est très scénique et encore une fois elle n'attend que l'occasion de s'affirmer définitivement, ce qui ne tardera pas, nous l'espérons fermement.

Il convient, croyons-nous, de retenir le nom de M. Maurice Rousseau. C'est celui d'un jeune qui fera sa marque dans notre monde artistique pour peu qu'il cultive avec méthode et ténacité les jolis dons qu'il possède. Il sera, s'il le veut, un de nos bons diseurs de vers, car il a tout ce qu'il faut pour cela: un physique délicat, un maintien distingué et une voix douce au timbre juste et musical à laquelle il ne manque que de s'affermir pour acquérir une portée suffisante et même considérable.

(Suite à la page 216)

EN BEAUCE EN 1775

Par

P.-A. ANGERS

LES SOLDATS ET OFFICIERS D'ARNOLD, PRISONNIERS A QUEBEC.

Parmi les 500 à 600 hommes survivants aux multiples dangers auxquels ils avaient échappé en traversant les forêts du Maine et de la Beauce, plusieurs prirent part à la fameuse bataille du Sault-au-Matelot. Plusieurs y trouvèrent la mort et un grand nombre y furent faits prisonniers, d'autres furent victimes de la maladie, surtout de la picote.

Le colonel McLean, le commandant en chef de l'armée de défense, écrit, le 28 mai 1776, que ses soldats ont enterré 220 rebelles depuis le 1er janvier, en outre des vingt-deux cadavres qui furent trouvés à la fonte des neiges. Les blessés du 31 décembre, du côté américain, périrent presque tous à cause du froid et de la tempête de neige qui ne cessa pendant cette mémorable journée. Du côté canadien il y eut huit tués et vingt blessés.

Le nombre des prisonniers fut de 389, les officiers furent confinés dans le séminaire, et les soldats enfermés tout d'abord dans le couvent des Récollets, qui existait alors où est actuellement l'église anglicane. Les chambres qu'ils occupèrent étaient le long d'un long corridor. On les sépara par 8 ou 10 par chambre, celles-ci n'avaient que 8 à 10 pieds par 12. Ils se trouvaient ainsi très à l'étroit. Par les fenêtres de leur prison, ils pouvaient voir la procession des voitures passant la rue Ste-Anne, qui conduisaient les dépouilles mortelles de leurs compagnons morts sous les murs de Québec.

Ces cadavres étaient entassés pêle-mêle dans des traîneaux, les membres tordus, tout contorsionnés, tel qu'on les avait trouvés dans la neige, dans la même position qu'ils étaient lorsque le froid les avait saisis en mourant. Spectacle lugubre qui attirait la pitié, même de leurs ennemis, et augmentait encore le découragement et le chagrin de ces malheureux prisonniers.

Carleton ordonna qu'ils fussent bien traités. Leur ration journalière était: une livre de pain, une demi-livre de lard et une rouille de riz, avec six onces de beurre par semaine.

Ceux des prisonniers qui étaient nés en Angleterre ou en Irlande avaient le choix, soit d'être envoyés en Angleterre au printemps suivant, pour y subir leur procès sur accusation de trahison, ou de s'enrôler dans le régiment "Royal Emigrants". Quatre-vingt-dix s'enrôlèrent, plusieurs étant sous l'impression qu'un serment de loyauté imposé dans ces circonstances ne les obligeait pas, et ils le prêtèrent avec l'intention de désertir, espérant ainsi, en faisant partie de l'armée, trouver un moyen plus prompt de retourner dans leurs familles.

Connors et Cavanagh, deux Irlandais de l'armée d'Arnold, furent les premiers à saisir une occasion pour se sauver; s'étant procuré une bouteille de rhum, ils en firent boire à une sentinelle qu'ils assommèrent et sans perdre de temps, sautèrent par-dessus un mur de la ville, et allèrent rejoindre leurs camarades dans le camp sur le plateau de Ste-Foy. Plusieurs suivirent l'exemple de Connors et de Cavanagh, si bien que peu après avoir été enrôlés dans l'armée anglaise, ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de se sauver, furent de nouveau emprisonnés.

Les officiers, qui étaient au Séminaire, furent encore mieux traités, mais dans le courant de l'hiver, la ration de tous ceux qui étaient dans la ville fut diminuée, qu'ils fussent officiers, soldats, prisonniers ou simples citoyens. Les provisions étaient très rares. Le boeuf se vendait 30 cts la livre, le lard 25 cts et les œufs 50 cts la douzaine. A cette époque l'argent valait au moins quatre ou cinq fois plus qu'aujourd'hui.

MISÈRES DE L'HIVER 1776

L'hiver de 1776 fut très froid, le thermomètre descendit souvent à 28° en dessous de zéro, et le bois de chauffage fut bientôt épuisé. Les soldats de la garnison furent même envoyés dans les faubourgs St-Jean et St-Roch pour démolir des bâtisses afin de s'en procurer. Les prisonniers souffraient d'autant plus qu'ils étaient bien mal vêtus. Souvent la température les empêchait de dormir, il ne pouvaient y résister qu'en arpentant leur prison, prenant tous les moyens que leur imagination leur suggérait pour ne pas trop en souffrir.

Carleton aurait bien voulu leur donner plus de confort, mais cela lui était impossible.

Au milieu de janvier, tous ces malheureux furent transférés du couvent des Récollets à la prison du Dauphin, qui était près de la rue Ste-Ursule, alors limite de la ville, à peu près à 300 verges de la porte St-Jean. Cette prison avait été construite suivant le style de la bastille française. Les murs avaient trois pieds d'épaisseur, et les fenêtres étaient garnies de grosses barres de fer. Entourée d'un mur de vingt pieds de hauteur, assez épais pour que les sentinelles puissent y faire la patrouille, elle était située sur une légère élévation et à plusieurs pieds au-dessus de la rue St-Jean, à laquelle elle faisait face.

Le corps principal avait deux étages, au-dessous du perron s'ouvrait la porte de la cave. C'est dans ce nouveau local que se trouvaient réunis de nouveau presque tous les soldats survivants de l'expédition d'Arnold. Il y avait là au second étage, les soldats des compagnies de Lambs, Smith, Morgan et Hendricks. Quelques-uns étaient à l'hôpital. Des 60 hommes du capitaine Smith qui s'étaient rendus jusque sur les plaines d'Abraham, il n'en restait plus que trente.

UN COMLOT

La porte de cave qui était du côté de la rue St-Jean parut de suite à quelques-uns des prisonniers facile à ouvrir en brisant la serrure ou en sciant les gonds des pentures.

Bientôt, ces prisonniers préparèrent un plan pour ouvrir était porte et se rendre maîtres des sentinelles. Celles-ci étaient soit des jeunes garçons ou des vieillards, gardes que les prisonniers considéraient comme une insulte à leur dignité. Les officiers anglais croyaient réellement que ces rebelles étaient de pauvres naïfs endoctrinés par des politiciens ambitieux avec le fantôme de "Liberté". Bientôt, gardiens et prisonniers devinrent familiers à tel point que ces derniers purent obtenir une assez grande quantité de poudre sous prétexte d'essayer les petits canons de bois qu'ils avaient fabriqués, disait-il, dans le but de s'occuper.

Thomas Gibson, jeune étudiant en médecine, de la compagnie d'Hendrick, un rusé matois, avait une complexion de jeune fille au teint rose, et attirait la compassion. Des personnes charitables et des religieuses venaient quelque-fois visiter les prisonniers; elles venaient rarement les mains vides. Un jour, Gibson voyant arriver une religieuse, se mit vitement au lit, se couvrant jusqu'au cou avec les couvertures, ne laissant voir que sa figure qui paraissait brûlante de fièvre. La bonne religieuse s'en alla droit à lui et après l'avoir encouragé, lui donna tout l'argent qu'elle possédait, afin qu'il pût se procurer quelques remèdes.

Grande fut la joie au départ de la bonne sœur, qui avait laissé entre les mains des prisonniers une somme de quarante centins. C'était une aubaine qu'ils employèrent à achever de la poudre des sentinelles.

Finalement, par ruse et par l'entremise de quelques amis qu'ils avaient dans la ville, ils réussirent à se procurer une assez grande quantité de poudre, six pistolets, des balles et des fusées.

Le sergent Aston, de la compagnie de Lamb, était le chef du complot. Il prit toutes les précautions possibles, tout était prévu. On devait d'abord s'emparer des vieillards et des jeunes gens, leurs gardiens, et s'évader de la prison après y avoir mis le feu; puis 150 hommes devaient sous la direction du sergent Aston, attaquer les soldats qui gardaient la porte St-Jean. C'était la tâche la plus difficile, car cette garde était composée de soldats de la marine et de l'armée régulière. Après cette bataille, on s'emparerait de la batterie de la porte St-Jean et on tournerait les canons contre la ville en attendant que l'armée américaine, commandée par le général Thomas, successeur d'Arnold, viendrait les seconder; aidés par elle, ils s'empareraient de la ville.

Un des prisonniers, le soldat Martin, du corps d'Arnold, s'offrit alors pour aller communiquer au général Thomas les projets des prisonniers et demander son approbation.

Pour s'évader, Martin trouva moyen de rester dans la cour de la prison après la rentrée de ses compagnons, en trompant le gardien. L'enfoncement d'une porte lui servit de refuge, et là, il se revêtit d'un habit tout blanc, même la casquette, qu'il s'était confectionné lui-même. Entre 7 et 8 heures du soir, il sortit de sa retraite, escalada le mur de la cour, courut sur les remparts et sauta dans le canal des fortifications, presque comblé de neige. Une sentinelle tira sur lui, et comme il se confondait avec la neige, grâce à la blancheur de son costume, il ne fut pas atteint.

Le lendemain, les prisonniers aperçurent les signaux convenus; le général Américain approuvait les plans de ses compatriotes et tenait l'armée prête à les seconder.

Au dernier jour de mars, tout était prêt, lorsque dans l'après-midi, on s'aperçut qu'il s'était formé de la glace sur le seuil de la fameuse porte de cave, ce qui empêchait de l'ouvrir facilement. Cependant, il était important pour surprendre les gardes de l'extérieur de la prison, qu'elle s'ouvrit promptement. Le canal qui servait à l'écoulement de l'eau d'une source qu'il y avait dans la cave de la prison, étant obstrué, l'eau au lieu de s'écouler, se congela en une couche assez épaisse qu'il fallait faire disparaître.

Comme la plupart des prisonniers avaient gardé leur couteau et leur hachette, on décida de gratter patiemment la glace avec les longs couteaux.

En se relevant deux par deux, on prétendait que cet obstacle serait enlevé complètement avant trois heures du matin.

La Providence voulut encore protéger Québec, et le malheur poursuivit de nouveau les survivants de l'expédition d'Arnold, qui n'avaient pas encore épuisé la coupe amère de leurs infortunes.

— o —

Deux jeunes prisonniers, qui n'avaient pas encore été avertis des moyens que l'on se proposait d'employer pour dégager la porte de salut, étant descendus dans la cave, se mirent imprudemment à casser la glace avec leurs hachettes. Le bruit des coups de hache éveilla l'attention d'un garde qui menaça de tirer sur eux s'ils n'arrêtaient pas leur travail. Aussitôt, l'alarme fut donnée et les sentinelles doublées.

Le lendemain, le Major Prentice et douze soldats réguliers firent une enquête. Les prisonniers prétendirent que le travail des deux jeunes gens avait été fait hors leur connaissance. Aussi le Major Prentice allait-il se retirer lorsqu'un des prisonniers, John Hall, un déserteur de l'armée anglaise, lui demanda une entrevue. Interrogé privément, Hall lui donna tous les détails du complot.

Dans l'après-midi, une charge de menottes et de ceps, arriva à la prison. Un forgeron irlandais, au cœur sensible, mit ces fers aux malheureux soldats d'Arnold, mais de manière que ceux-ci pussent assez facilement se dégager à volonté, à l'exception de quelques-uns, qui ne purent jouir de cet avantage.

A compter de ce jour, la gaieté disparut, et le découragement gagna tout le monde. L'un d'eux même, devint fou furieux et la maladie s'empara des plus faibles. Chaque jour, ils voyaient disparaître un de leurs compagnons dont le cadavre allait rejoindre, dans une fosse commune, les victimes de la nuit du 31 décembre 1775.

Les officiers prisonniers ne furent pas plus heureux dans leur prison du séminaire. Près de s'évader, un prêtre s'aperçut de leurs préparatifs d'évasion, avertit les autorités et trois des principaux officiers, Thayer, Lockwood et Hanchett, furent jetés dans un cachot à bord d'un navire.

LES BOSTONNAIS DEVANT QUEBEC PENDANT L'HIVER 1776

Après le siège, Arnold resta maître des environs de Québec. Il brûla une partie des bâtisses des faubourgs St-Jean et St-Roch, mais respecta l'Hôpital-Général et ne commit aucun acte de violence contre les Canadiens.

Le seul fait d'armes important à noter dans le courant de cet hiver, fut celui qui eut lieu à St-Pierre de la Rivière du Sud.

Le gouverneur Carleton demanda à M. de Beaujeu, un ancien officier français, qui vivait retiré sur l'Ile-aux-Grues, de réunir quelques Canadiens et de s'emparer de la garde et de la batterie des Américains à la Pointe de Lévy. M. de Beaujeu réussit facilement à enrôler environ 150 habitants. Avant de marcher sur Lévy, il fit avancer 50 éclaireurs jusqu'à St-Pierre de la Rivière du Sud.

Les Bostonnais ayant été informés de ces agissements, le major Dubois avec 150 soldats d'Arnold secondés par des Canadiens, amis du Congrès, qui étaient prêts à combattre leurs compatriotes, rencontra les éclaireurs de M. de Beaujeu dans cette paroisse, le 26 mars 1776.

Dubois cerna trente-deux hommes du parti de Beaujeu dans une maison où ils furent faits prisonniers. Parmi eux se trouvait le commandant de l'avant-garde, M. Couillard, et l'aumônier, M. l'abbé Bailly.

Ce dernier, qui avait été légèrement blessé, fut relâché. Cette prise importante mit fin au combat. On comptait déjà du côté de la troupe de de Beaujeu trois morts et dix blessés. Les Canadiens, congréganistes, auraient tué les prisonniers qui venaient de se rendre, si les Américains ne les eussent empêchés. Sanguinet rapporte que l'on vit dans cette affaire des pères se battre contre leurs enfants et *vice versa*.

M. de Beaujeu en apprenant le résultat de cette rencontre, congédia ses partisans et alla se cacher dans son île, de peur d'être fait prisonnier lui-même.

Wooster, qui avait pris le commandement de l'armée qui assiégeait Québec, se contenta de loger les troupes le mieux qu'il pût et de surveiller les approches de Québec. Il fit ériger une batterie à Lévis, en face de la ville, sur le terrain où est maintenant le couvent des Dames de Jésus-Marie, exactement où Wolfe en avait placé une semblable. De cette batterie on tira sur Québec, mais sans aucun succès appréciable. Une autre batterie, fut au passage à gué de la rivière St-Charles, et une troisième sur les Buttes à Neveu. Deux canons furent placés sur la pointe ouest de l'Ile d'Orléans.

Depuis le mois de décembre 1775 jusqu'au 6 mai 1776, les Bostonnais avaient tiré sur Québec 780 coups de canon et 180 bombes de 9 à 30 livres. Pendant le même temps la ville tira 10.466 coups de canon et d'obusier.

Le 7 mai, on voyait défilé devant Lévis la flotte anglaise qui venait délivrer Québec.

Arnold fut remplacé à Québec, dans le courant de l'hiver, par le général Thomas, ce qui l'humilia beaucoup. Il monta à Montréal et bientôt se rendit auprès de Washington. Nous avons déjà rapporté ce qu'il advint de cet homme qui ternit bientôt sa belle renommée par la trahison. Trahison qui était sa vengeance des injustices de ses confrères d'armes envers lui.

Les Bostonnais déguerpirent aussitôt après l'arrivée de la flotte. Les soldats, afin de mieux courir, jetaient sur le bord des routes leurs

havresacs et leurs fusils. Le 11 mai, ils étaient à Lotbinière où ils pillèrent tout ce qu'ils purent trouver; le 24, ils passaient aux Trois-Rivières. Le 18 juin, il n'en restait plus un seul valide sur le territoire canadien.

Les quelques invalides qui n'avaient pu s'enfuir, furent secourus par les Canadiens, et Carleton, toujours touché du malheur des autres, lança une proclamation sollicitant les Canadiens à secourir tous les rebelles, malades ou infirmes, avec prières de les conduire à l'Hôpital-Général aux frais du gouvernement anglais, ajoutant que ces rebelles seraient libres de retourner dans leur famille, aussitôt qu'ils seraient établis.

Cet admirable acte d'humanité de la part de Carleton lui mérita certainement la reconnaissance de plusieurs Américains qui auraient péri sans cette proclamation

LIBERATION DES PRISONNIERS

Le six mai, comme nous l'avons déjà dit, le siège fut levé. Ce jour même, les prisonniers furent délivrés de leurs fers et les officiers furent mieux traités. Quelques-uns de ces derniers, au mois de juin, furent libérés sur parole. Le 11 août, les autres officiers et les soldats étaient renvoyés aux Etats-Unis, libres aussi sur parole.

Mgr Briand, le gouverneur Carleton et quelques-uns des citoyens de Québec leur envoyèrent, à bord de chaque navire qui les transportaient, du vin, des moutons vivants, du sucre, du thé etc. Les prisonniers refusèrent dignement le thé; à la place, on leur remit du café qu'ils acceptèrent avec empressement. Vers le milieu de septembre, ils mirent pied à terre près de New-York et chacun regagna son foyer.

Le malheur semble s'être acharné à l'expédition d'Arnold. Les deux où trois cents survivants des onze cents hommes de l'armée de Boston, partis de Cambridge le 13 septembre 1775, arrivèrent un an après leur départ dans le port de New-York, pour voir cette ville en flamme et leurs amis en retraite.

De la compagnie de Thayer, qui comptait 87 hommes au départ de Cambridge, il n'en restait que onze. Les quatre-vingt-six Virginiens de Morgan étaient réduits à vingt-cinq, des autres compagnies, de la Pennsylvanie et de celles de la Nouvelle-Angleterre, moins de cinquante pour cent revirent leur demeure.

Plusieurs des officiers d'Arnold perdirent la vie pendant l'invasion et le général Thomas, qui avait remplacé Arnold, alla mourir de la picote à Sorel et fut enterré à Chambly.

RELIQUES DE L'EXPÉDITION D'ARNOLD.

"*Arnold's Expedition to Quebec*" par John Codman, et "*Arnold's March from Cambridge to Quebec*", par Justin H. Smith, et une conférence de L.-P. Turcotte, donnée à l'Institut, sont les trois principaux ouvrages où nous avons puisé le plus de renseignements pour ces notes historiques sur le passage de l'armée américaine dans la Beauce en 1775.

MM. Codman et Smith ont suivi le même chemin qu'Arnold en 1775; la plus grande partie à pied et en canot. M. Codman était dans la Beauce en 1895 et nous avons eu le plaisir de lui donner quelques renseignements. M. Smith a rencontré à Beauceville M. l'abbé Benjamin Demers, alors curé de la paroisse de St-François, et feu M. Taschereau Fortier, vers 1890.

En 1760, John Mortresor, ingénieur royal, dressa une carte des rivières Kenebec et Chaudière. Fait tout à fait intéressant, il indique le lac Mégantic, sous le nom de "Amagunatic Pond of Lake St. Augustine." D'où vient cette appellation Ste-Augustine? Aux chercheurs d'éluder cette question.

En 1824, le docteur Dearborn, un des officiers d'Arnold, refit la même route qu'il avait faite en 1775. A cette époque (1824), il n'y avait, dit-il, encore que deux maisons bien modestes à Jersey Mills près de la Rivière-du-Loup: l'une habitée par un Anglais, qu'on appelait le seigneur Hannah, l'ancien horloger de Québec, le célèbre importateur des "Grand Father's Clocks", et l'autre était la résidence d'un Canadien français. Le ruisseau d'Ardoise, dans St-Georges, est appelé Rivière St-André. Le fief Ste-Barbe, où passe

ce ruisseau, était alors la propriété de l'honorable Joseph-Gaspard-C. de Léry, dont l'un des fils portait le nom d'André. Nous avons déjà relaté que ce jeune de Léry était mort dans la Guadeloupe où il était en garnison comme officier dans l'armée française. C'était probablement en souvenir de ce jeune de Léry que le nom de St-André fut donné à ce cours d'eau.

Il est resté peu de traces du passage de l'armée d'Arnold dans la Beauce. Ceci s'explique facilement, vu qu'à partir du Lac Mégantic, les soldats n'avaient plus aucun bagage, la plupart, pas même de fusil; au lieu de traverser la forêt en ligne droite, en s'ouvrant un chemin à travers le bois, comme beaucoup l'ont rapporté par erreur, ils suivirent les sentiers déjà tracés par les sauvages le long de la Chaudière.

Près du lac des Araignées, sur le No 3 du deuxième rang du canton de Ditchfield, un cultivateur, en 1914, a trouvé en labourant, en deux circonstances différentes, un fusil et une lance, qui provenaient, sans doute, de l'armée d'Arnold.

Le long de la Dead River, en cultivant, on a découvert des reliquats d'armes et différents débris: chaudrons, haches etc., provenant de la même source.

Au village du Lac-Mégantic, M. Codman rapporte qu'un M. Charles Braddock, qui avait l'habitude de passer assez souvent dans un chemin sous bois, surtout fréquenté par les contrebandiers de whisky, pour se rendre au lac Hathon, dans le Maine, en traversant la montagne Louise, avait trouvé les restes d'un bateau qu'il croyait être un de ceux de l'armée américaine.

Les clous de cette embarcation plutôt étroite, d'une forme qui n'est plus en usage, étaient en cuivre.

En 1867, dans un moulin d'Augusta, en sciant un billot de pin, contenant une cheville, recouvert complètement par une assez grande épaisseur de bois on trouva un papier sur lequel était écrit "1775—J. B. Dunkirk— with Arnold". Un des soldats d'Arnold voulant laisser aux générations futures un souvenir de son passage aurait fait un trou dans un arbre, y aurait placé ce bout de papier puis fermé cette ouverture avec une cheville. Cette inscription était bien lisible, vu qu'elle était au crayon et non à l'encre. Le trou étant hermétiquement fermé, papier et écriture se sont bien conservés. Cette relique est déposée dans le musée du Capitul du Maine, à Augusta. On a aussi prétendu qu'il y a peu d'années, un bout d'épée avait été recueilli dans la rivière Arnold, ainsi que des ferrures de perches et quelques débris de bateaux. Tous ces objets, dit-on, provenaient aussi de l'expédition d'Arnold.

Les gens de la Beauce qui sont allés dans les chantiers, le long de la rivière Dead River, ont aussi rapporté, qu'à un certain endroit où les arbres sont d'une poussée relativement récente, on voit des ondulations de terrain qui indiquent des fossés où quelques soldats tués par la maladie auraient été enterrés.

LES QUEBECOIS CONSERVENT LE CANADA A L'ANGLETERRE.

Si la plus grande partie des Canadiens restèrent neutres pendant l'invasion américaine en 1775, il n'en fut pas de même de la population de Québec.

A l'exception de quelques marchands anglais qui se retirèrent sur l'Ile d'Orléans, toute la bourgeoisie de la ville s'enrôla dans la milice, Canadiens et Anglais rivalisèrent de zèle.

L'assaut sur Québec ne fut pas long, mais les combats furent acharnés et surtout meurtriers pour les Américains.

La bataille du Sault-au-Matelot fut très vive et le Canada était conservé à l'Angleterre parce que les Québécois avaient fait leur devoir; sans eux, Québec serait tombé au pouvoir d'Arnold.

Cette invasion américaine fit passer le Canada dans la période la plus critique de son existence sous la domination anglaise.

Lorsque les Américains se retirèrent, ce fut un grand soulagement dans le pays. Tout le Canada s'en réjouit, car à peine cinq cents Canadiens épousèrent la cause du Congrès, et ces rebelles étaient les plus mauvais sujets de la colonie.

P. A. ANGERS.

Beauceville, 20 novembre 1924.



LA CEINTURE FLECHÉE ⁽¹⁾

PAR LOUIS-MARIE GÂGNON



Il faut remonter en l'an 1845 pour trouver, dans les notes du nouvelliste Alphonse Poitras, une première observation sur la ceinture fléchée de nos ancêtres. "Quand nos jeunes gens," dit-il, "quittent les campagnes pour les pays d'en haut, ils apportent, tout d'abord, un couteau de poche, un briquet et une ceinture fléchée."

La colonie de la Rivière Rouge, nous rapporte un auteur, a été dans le commencement, presque sous le contrôle exclusif des Écossais; or, il est souvent arrivé de voir à Montréal des régiments qui portaient le plaid national et la petite jupe. La Compagnie d'alors, qui était celle du Nord-Ouest, fit une importation très considérable de ces tissus de laine et l'écharpe devint le juste-au-corps des sauvages ainsi que la ceinture du Métis.

Les employés canadiens, qui revenaient dans leurs familles, ne manquaient pas d'apporter leurs ceintures et surtout de dire combien elles leur avaient coûtées.

Alors, nos ménagères canadiennes, qui étaient très industrieuses et économes, voulant épargner de l'argent à leurs fils, imaginèrent de tisser elles-mêmes ces ceintures avec un dessin nouveau et des couleurs plus voyantes.

Comme c'était à l'Assomption que la compagnie du Nord-Ouest recrutait la plupart de ses engagés, grâce au concours de quelques commis qui s'étaient retirés là, ce fut à cet endroit que la ceinture fléchée prit ses développements.

Il faut cependant admettre que l'arrivée des Écossais au Canada a dû augmenter et stimuler le goût des ornements en laine et des couleurs voyantes.

En l'an 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson absorba la Compagnie du Nord-Ouest et continua de faire confectionner des ceintures dans les campagnes. Après quelques années, elle confia cette fabrication à des tisserands d'outre-mer qui firent sur des métiers mécaniques un tissage qui ne peut être comparable en aucune façon à celui qu'obtenaient nos habiles ménagères.

La raison de la fabrication de la ceinture à l'étranger est que nos Canadiennes demandaient un prix trop élevé pour leur ouvrage.

Madame François Venne, de l'Assomption, nous donne l'opinion suivante: les vraies ceintures fléchées ne se fabriquent que dans la région traversée par la rivière Assomption. C'était la famille Brouillette dont elle formait partie, qui était dépositaire du secret de cette industrie. D'après elle, c'est vers l'an 1775 que dans la famille Brouillette on commença à faire la ceinture; alors, hommes et femmes, garçons et filles s'adonnaient à cette besogne.

Ce n'est pas en vain que j'ai à plusieurs reprises prononcé le mot "ceinture Assomption", car parmi les spécimens que nous trouvons de nos jours, il y a des ceintures à têtes de flèches, d'autres fléchées en zigzags, il y en avait aussi en dents de scie; seule la ceinture de l'Assomption avait la flèche en losange et très nettement détachée des autres dessins.

Voici en quelques mots la technique de cette industrie.

La laine employée à la confection de la ceinture présente un brin dur, fin, lustré et très retord. Personne n'en voyait de semblable ni sur les marchés, ni dans les magasins. Un monsieur Dugas, de St-Jacques-de-l'Achigan, que j'ai rencontré l'hiver dernier, m'a dit que son père s'était occupé pendant plusieurs années, à faire fabriquer des ceintures. Il recevait, dit-il, de la Compagnie de la Baie-d'Hudson une laine anglaise, importée tout spécialement pour ces fins. Dans la paroisse de Ste-Marie-Salomé, il y avait une dame

Bourgeois, que j'ai connue l'an dernier. Elle était âgée de 87 ans. Elle avait préparé une quantité énorme de ceintures. Avec son rouet, elle retordait la laine à sa plus simple expression et lorsqu'elle l'avait enroulée sur son dévidoir elle l'ébouillantait afin de lui donner cette apparence de fil et l'empêcher de détordre ou de vriller. Lorsque la laine était séchée, elle procédait à l'ourdissage. Ce travail consistait à donner la longueur et la largeur voulues et aussi à agencer les couleurs de manière à faire des flèches détachées les unes des autres. La longueur variait entre 8 à 10 pieds et la largeur 4 à 10 pouces.

C'était tout le travail de madame Bourgeois; elle m'a dit n'en avoir terminé que quelques-unes. Lorsque ce travail était fini on distribuait ces laines ainsi préparées à l'opération du tressage aux femmes qui avaient la spécialité de finir la ceinture. Ces dernières commençaient par attacher un bout au plafond et l'autre sur le plancher, puis elles introduisaient la main droite entre les brins de laine de la moitié du groupe et la main gauche entre les brins de l'autre moitié et alors, avec les doigts, elles tissaient la laine de la même manière que le métier à tisser, avec cette différence que les couleurs alternaient; procédé que seule la main experte de la femme peut réussir. Cette demi-partie était faite en commençant par le milieu pour aller vers une extrémité, et pour l'autre partie il fallait travailler en sens contraire, c'est-à-dire de l'autre extrémité au milieu.

En tenant compte de la largeur moyenne d'une ceinture, il faut au moins vingt jours à une tisserande pour en terminer l'exécution.

Si j'ai tenu à donner ces détails c'est que je voulais que si, un jour, on vous demande un prix un peu élevé pour un de ces objets de luxe, vous en connaissiez la valeur.

Maintenant je voudrais m'efforcer de vous faire comprendre pourquoi il serait à souhaiter de voir renaître cette industrie en faisant profiter le présent des modes du passé.

A l'exemple de Jeanne d'Arc qui disait, un jour, à ceux qui lui demandaient pourquoi elle avait porté son étendard à la Cathédrale de Reims pour le sacre de Charles VII: "Il a été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur", il doit en être de même de la ceinture fléchée; elle a été à la peine, lorsque nos Canadiens entreprenaient leurs longs voyages dans les régions du Nord-Ouest, elle a été à la peine lorsque nos laboureurs la portaient en accomplissant le rude labeur des champs; elle a été à la peine quand elle accompagnait nos colons qui s'acheminaient vers la forêt vierge pour défricher le patrimoine qu'ils nous ont laissé; elle a été à la peine lorsque nos fils partaient pour la dure tâche des chantiers; elle a dû même servir à ceindre les reins de nos soldats canadiens qui, dans les premiers temps de la colonie, défendaient pouce par pouce le terrain conquis.

Maintenant il est temps qu'elle figure à l'honneur non seulement dans les musées comme œuvre d'art, non seulement dans nos expositions comme chef-d'œuvre de l'industrie domestique, mais aussi qu'elle figure comme objet de toilette chez ces messieurs, à quelque classe qu'ils appartiennent. Qui devrait donner l'exemple en premier lieu? Vous, messieurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

On m'a dit que vous deviez organiser une exposition ou concours pour encourager et développer les industries domestiques. Bravo! Alors, vous aurez entre vos mains un moyen sûr de prouver la véracité des paroles du chanoine Adam, de la Saskatchewan, qui disait dernièrement que nous devrions non seulement faire donner à la terre la nourriture mais aussi le vêtement et, en particulier, notre ceinture nationale.

(1) Causerie faite, devant les membres de la Société des Arts, Sciences et lettres, par M. Louis-Marie Gagnon, du ministère de l'Agriculture.



Par RAOUL DIONNE

En la salle des Chevaliers de Colomb, lundi, le 1er décembre, Madame A. Morency et M. E. Larochelle ont donné conjointement une audition de musique vocale.

Madame Morency que nous avons entendu souvent, (pas trop, bien entendu) nous excusera si nous parlons d'abord de M. Larochelle. Car, croyons-nous, c'est la première fois qu'il donne, depuis son retour d'Europe, la pleine mesure de son talent et de sa voix. M. Larochelle a une très jolie voix de ténor, bien posée, de l'ampleur, un grand registre et une facile émission. Voilà, certes, une longue énumération de qualités et nous sommes heureux de la faire. C'est un Canadien qui n'a pas perdu son temps à Paris, car il lui a fallu beaucoup de travail pour élargir son timbre et acquérir l'aplomb qu'il possède. A part les deux premières pièces, l'air de l'oratorio de Noël, de Bach, et l'air de Sigurd, de Reyer, qui furent chantées, croyons-nous, avec un peu de nervosité, M. Larochelle a donné tout le reste de son programme, fort long, sans fatigue et avec musicalité. La sérénade de "Paillasse" et le poème d'Ossian et le désespoir, de Werther, exécutés dans le mouvement et l'expression voulus, ont été les pièces les plus goûtées de l'auditoire. Et elles le méritaient, car elles furent chantées superbement.

Madame Morency, comme toujours, s'est montrée l'artiste au goût sûr et consciencieux. Mal débarrassée d'une récente attaque de grippe, elle a bravement fait face à la musique et chanté un programme surchargé, de façon à plaire à tout l'auditoire. Les deux artistes ont donné plusieurs rappels, dont plusieurs étaient de M. Omer Létourneau, leur accompagnateur, qui a été un collaborateur précieux.

* * *

Séance du club Musical des Dames, le 10 décembre, en la salle du Château.—Quelle belle séance! On sentait toute l'audience vibrer de l'émotion artistique des artistes. M. Geza de Kresz et Madame Norah Drewett de Kresz, violoniste hongrois et pianiste anglaise, ancienne élève du conservatoire de Paris, avaient choisi pour la composition de leur programme, la sonate opus 105, pour violon et piano, de Schuman, une romance de Beethoven

et des danses hongroises de Brahms, pour violon seul, avec accompagnement, et pour piano, "Jeux d'Eau" de Ravel, La Cathédrale engloutie de Debussy, et une ballade de Chopin; pour finir une sonate de Debussy, violon et piano. Tout fut exécuté à la perfection. M. et Mme de Kresz sont très connus en Europe. Ils ont joué, en tournée, dans presque toutes les grandes villes et aussi en Angleterre. Nous sommes certains que le Club Musical fera plaisir à sa clientèle en lui procurant l'occasion de réentendre ces artistes.

* * *

Simple commentaire.— Le fameux cantique d'Adam; "Minuit, Chrétiens", a provoqué ces derniers temps, pas mal de discussion. Les uns le portent aux nues, ce qui est exagéré, et d'autres le villipendent, ce qui est aussi exagéré. Un journal de cette ville nous a même raconté qu'un juif fut mêlé à sa diffusion. Ma foi, il faut avouer que les Juifs ont fait pire que cela. Il y a une chose certaine à constater c'est que la mélodie est prenante et plaît à la grande masse du peuple, qui lui, ne s'occupe pas des fautes d'harmonie et de contrepoint. Les fidèles et même les—infidèles—comprennent ce "quelque chose" d'indéfinissable et cela est suffisant pour qu'ils en exigent l'exécution à la Messe de Minuit.

(Suite de la page 212)

Pour faire revivre un peu d'économie au foyer il n'y a qu'un moyen; c'est d'habiller la génération présente avec le vêtement du passé. Que chacun de vous se fasse zélateur de cette cause et s'efforce de prêcher la nécessité de ce retour aux choses du terroir. Vous avez une revue qui fait du bien; rendez-la toujours de plus en plus attrayante; faites que sous un cachet de modernisme elle montre un caractère purement antique. Pour m'aider des paroles de Son Eminence le Cardinal Bégin qui disait: "aux mauvais journaux opposons le bon journal," je dirai qu'aux revues trop modernes qui n'ont pour seul objet que la diffusion de la soif du luxe et des plaisirs mondains, il faut opposer la bonne revue du terroir qui s'efforcera de jeter dans l'esprit du lecteur l'amour sincère de tout ce qui touche à la vie paisible de la terre. Que dans ses pages, l'on parle souvent du rôle de la ménagère canadienne; qu'on vente ses qualités et, surtout, que l'on s'efforce de lui rendre son travail plus facile en favorisant ce qui a pour but de perfectionner les outils rudimentaires du passé.

L'économie est disparue du foyer par la femme et elle reviendra par elle. En propageant le goût du vêtement de laine, par exemple, par la ceinture fléchée, vous encouragerez nos femmes à se parer, elles aussi, de laine et il se trouvera que non seulement nous gagnerons en économie d'argent mais aussi en surcroît de santé.



CHEZ NOS MEMBRES



Nos félicitations à notre excellent ami et collègue, M. Jos. Levesque, de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui a été, ces jours derniers, élu assistant-secrétaire-archiviste de l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, cercle de Québec.

A la conférence-concert organisée par les Chevaliers de Colomb, à leur salle de la Grande-Allée le dimanche soir, 28 décembre dernier, quelques-uns de nos membres et de nos amis se sont distingués en prenant une large part au programme de cette soirée nouveau genre. M. Alphonse Désilets a promené ses auditeurs dans le quartier de Montmartre, à Paris, depuis la basilique du Vœu National jusqu'au Lapin Agile, en passant par les restaurants et les cabarets artistiques. M. Léopold Christin, artiste lyrique, a détaillé avec grâce plusieurs des plus belles chansons de Privat Delmet, Bonnaud, Ugre, Richepin et Boyer. M. Maurice Rousseau a dit, fort joliment, des vers de Bauby et de Maurice Hallé. Et M. Rolland Gingras, avec la maîtrise qu'on lui connaît, a fait les frais de la musique. Madame A. Villandré a aussi donné de délicieuses romances et Mlle Marcelle Duhamel a dit avec beaucoup de grâce quelques poèmes montmartrois.

M.M. Louis-Marie Gagnon, G.-C. Piché et Damase Potvin, tous trois membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, ont été les trois derniers conférenciers des causeries du samedi de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

M. Louis-Marie Gagnon, attaché au service de l'Economie Domestique du ministère de l'Agriculture, a fait l'historique de notre ceinture fléchée nationale, presque disparue aujourd'hui mais qu'il voudrait voir renaître. Il a dit son origine, sa popularité au temps jadis et en a expliqué sa technique. Ne fabrique pas qui veut, aujourd'hui, une ceinture fléchée. Cependant, M. Gagnon, à force de travail, d'observation et de recherches, a trouvé le secret perdu de sa fabrication et à la fin de sa causerie, il a donné à ses auditeurs une démonstration du tissage de la ceinture fléchée.

Nous donnons, en un autre endroit de notre revue, un résumé de la causerie de M. Gagnon.

M. G.-C. Piché, chef du Service forestier de la province, a fait une causerie sur l'industrie du bois de sciage, dans la province, une industrie nationale, quoi! Il en a dit le passé, les développements; il signale les lois qui la régissent et les règlements sévères qui existent pour le mesurage du bois coupé; il parle de la vie des hommes en forêts, de l'organisation passée et présente des "camps"; de l'œuvre admirable dite des chantiers.

M. Damase Potvin a parlé de l'œuvre littéraire et encyclopédiste de feu Ernest Chouinard, dont notre monde littéraire pleure la perte depuis l'automne dernier. Il a rappelé surtout en Ernest Chouinard, le travailleur acharné, mais surtout l'homme d'ordre et de méthode, et a énuméré les nombreuses œuvres inédites qu'il a laissées, œuvres littéraires et encyclopédiques, dictionnaires et lexiques considérables sur presque toutes les sciences naturelles. Il a étudié en lui le journaliste et l'écrivain et, plus particulièrement encore, le critique littéraire et l'écrivain véritablement régionaliste, ennemi irréductible de l'exotisme en littérature.

Au reste, on lira le texte de la causerie de M. Potvin dans la présente livraison du *Terroir*.

Dans le numéro de janvier de *L'Enseignement Primaire* dont il est le directeur, M. C.-J. Magnan, l'un des directeurs de notre Société, ancien président, publie un très instructif article sur la "langue française, langue maternelle et prédominante des Canadiens français."

M. Magnan prend pour motif de son article une résolution passée voilà une trentaine d'années au Conseil de l'Instruction publique, plus exactement le 25 septembre 1890, et qui avait été proposée par l'honorable juge L.-A. Jetté, secondé par S. G. Mgr Racine, évêque de Sherbrooke. Cette résolution portait certains principes à faire prévaloir dans l'enseignement de nos écoles et dont l'un des principaux est qu'il est indispensable—que l'enseignement dans nos écoles "soit toujours subordonné à celui de la langue française qui doit rester la langue maternelle et prédominante des Canadiens français."

Et M. Magnan, dans son article, fait un court historique de la lutte qui s'est faite en ces derniers temps, particulièrement en Ontario, pour sauvegarder ce principe.

Quand Ferdinand de Saxe-Cobourg, dont la carrière devait finir si tragiquement, accepta le trône de Bulgarie, les chanceleries d'Europe lui firent grise mine, et le Tzar de Russie, en particulier, prit la peine de lui faire dire formellement qu'il ne le reconnaissait pas. C'est à cette époque que se place une amusante anecdote. Le nouveau roi était allé rendre visite à son oncle le duc d'Aumale dans son domaine de Chantilly. Celui-ci, très malicieux affecta de ne pas le voir quand il entra dans le salon, puis il se précipita vers lui en s'écriant: "Ah! c'est toi Ferdinand! Je fais comme l'Europe, je ne te reconnais pas!"

* * *

LA PLUS ANCIENNE DES HORLOGES

Les peuples de l'Orient mesurent le temps par la longueur de leur ombre. Si vous demandez à quelqu'un quelle heure il est, il se placera au soleil, se tiendra debout, et regardant où se termine son ombre, il mesurera avec ses pieds la longueur, et vous dira l'heure à peu de chose près.

Les ouvriers de ces pays disent généralement quand ils sont fatigués: "Combien mon ombre est lente à venir", c'est-à-dire qu'ils ont hâte de voir arriver l'heure du repos. "Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? demande quelqu'un à un retardataire. Et celui-ci de répondre gravement: "Parce que j'attendais mon ombre!"



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

La Revue de France a fait connaître, en France, le nom de Vallé Indram, que l'on dit le plus artiste des romanciers espagnols contemporains, et la librairie les *Editions de France* a-t-elle voulu publier récemment de ce romancier, devenu vite à la mode en France, son livre *Sonate d'Été et Sonate de Printemps* (1) qui a eu un vif succès. Valle Indram est, peut-on dire, le d'Annunzio et le Barbey d'Aurevilly de l'Espagne; épris de gloire et d'héroïsme, extravagant, fier, et aussi poète et, comme dit Jean Cassou "un connaisseur du mystère, un évocateur des tragédies perdues."

"Son Marquis de Brademin, ajoute M. Cassou, "dans ses voyages à travers le temps et l'espace, a vu les âmes de ceux et de celles qui se mêlèrent à ses aventures comme on devine l'âme d'un portrait qui s'efface, et cette voix qui nous parvient est celle d'un ami que nous aurions connu dans un autre monde, parmi des ombres romantiques et des chimères."

Georges-Armand Masson, l'auteur de plusieurs ouvrages humoristiques, fils d'Armand Masson, qui fut l'un des fondateurs du fameux *Chat Noir*, est le dernier lauréat de l'Académie de l'Humour fondée voilà deux ans et qui a déjà un certain prestige. Le dernier paru du nouveau lauréat est "L'Art d'accommoder les classiques avec la collaboration de MM. Homère, Salomon, Platon, Théocrite, Virgile, Plutarque, Dante, Shakespeare, Perrault, La Fontaine, etc., etc."

André Maurois, l'auteur très apprécié de plusieurs ouvrages à base de bonne philosophie, vient de publier un livre qui a beaucoup de retentissement dans les cercles militaires surtout. Cet ouvrage est "*Dialogues sur le Commandement*" (2) Ce sont, en effet des dialogues entre M. R... professeur de philosophie dans un lycée de Paris et le lieutenant B... du 7ème Dragons, chef de poste de Bou-Sa'ab (Moyen Allas)

Dans un dernier numéro des *Nouvelles Littéraires*, Benjamin Crémieux fait une critique de forme originale du livre de Maurois, dans un "dialogue sur des "dialogues", entre un critique et un poilu.

Ce dernier, à un certain endroit, dit: J'admets comme le Lieutenant, qu'il y a dans la guerre un élément irréductiblement militaire. Mais cette part de travail militaire consiste à appliquer les règles, les doctrines, et non pas, ainsi qu'il paraît le croire, à s'abandonner aux impulsions du génie guerrier. Le génie guerrier, cela a sûrement existé: on s'accorde à en voir le modèle chez Napoléon. Il comporte une grande promptitude de décision, un coup d'œil d'aigle, mais il se refuse et souvent est impuissant à prévoir au delà de l'immédiat, son domaine propre. Avant Moscou, Napoléon se demandait — c'est Marmont qui l'a noté dans ses mémoires: "Comment cela finira-t-il?" Et Stendhal nous dit à peu près: "Si Napoléon avait eu conscience des dangers, il n'aurait jamais rien risqué." Le résultat, c'est que les fondateurs d'Empire ne furent jamais de grands généraux et que le génie guerrier, livré à lui-même, finit toujours par se casser les reins. Tous les plus grands généraux ont, en somme, mal fini, d'Annibal à Napoléon... Si, l'on admet que nous ayons remporté, en 1918, une victoire militaire et que Foch en

soit l'auteur, il faut en chercher la raison en ceci que Foch s'est contenté d'appliquer le règlement, tandis que Ludendorff s'ingéniait à déployer toutes les ressources d'un génie guerrier."

Le dernier Prix de l'Académie des Goncourt a été attribué, à la fin de décembre, à Thierry Sandre, poète, romancier, humaniste secrétaire-général de l'Association des Ecrivains Combattants, pour *Le Chevrefeuille*, roman. Sandre est l'auteur de plusieurs autres ouvrages: *Le Purgatoire*, *Le Chapitre Treize d'Athènes*, *Mousseine*, qui vient de paraître, *Minne*, et plusieurs autres romans.

On annonce la fondation d'un nouveau prix littéraire, qui sera un prix sans nom et ce qui est mieux, ou pis, un prix sans bénéfice matériel.

Ce prix qui se propose tout simplement de réintégrer l'intelligence dans la littérature, sera donc purement moral. Son jury, composé de lettrés n'écrivant pas et qui conserveront le plus strict anonymat, désignera, dit-on, chaque trimestre, sans considération de personnalité d'auteur, le livre le plus remarquable pour le public cultivé.

Ce comité prévoit dès à présent pour le grand public un organe inspiré des principes exposés ci-dessus. Mais sera-ce un journal sans nom, sans collaborateurs, sans articles, puisque les principes de ce prix nous semblent plutôt négatifs?

Les enquêtes se suivent et ne se ressemblent pas. *Les Maîtres de la Plume* (23, rue du Caire) demandent: Quel est votre candidat au titre de *Prince des écrivains* qu'il importe de donner comme successeur au Père de Jérôme Coignard, à qui, universellement, ce titre était reconnu? Les *Maîtres de la Plumes* demandent encore (cette dernière question est d'ailleurs facultative): *Pour quelles raisons choisissez-vous de préférence cet auteur?*

Charles Derennes, poète et romancier a été proclamé, dernièrement, lauréat du Prix Fémina, pour 1924. Grâce à son roman *Emile et les autres*. Il avait un fort concurrent dans Emmanuel Bove, avec "*Mes amis*". "*Emile et les autres* autres est le troisième volume d'une série "*Le Bestiaire Sentimental*" qui doit en comprendre une dizaine. C'est une œuvre des plus originales d'un genre tout nouveau dans la littérature d'aujourd'hui.

Le 13 décembre dernier, on a célébré le centenaire de naissance de Pierre-Cécile Puvis de Chavannes qui fut l'un des plus grands maîtres de l'art français et, on peut dire, de l'art universel, celui qui avec Eugène Delacroix et Théophile Chassériau devrait porter le plus haut, l'art de la peinture monumentale, le futur décorateur du Panthéon, de la Sorbonne, de l'Hôtel de Ville de Paris, et de maints musées des plus grandes villes de France.

(1) Un volume in-seize, prix: 7 f. 50 *Les Editions de France*, 20 Av. Rapp. Paris 7ème.

(2) A Paris, Bernard Grasset, éditeur, 61 rue des Saint-Pères.

Cabaner! Qui connaît ce nom de Cabaner? Bien peu de gens l'ont entendu.

Cabaner était un compositeur qui mit en musique plusieurs poèmes de Jean Richepin, dont il était l'ami dans le temps où, réunissant leurs fortunes, ils ne possédaient à eux deux, qu'un lit une chaise et un huilier... lequel leur fut souvent très utile.

Les jours de mauvaise fortune (hélas! c'était souvent!), on achetait du pain que l'on trempait dans une sauce vinaigrette fournie par l'huilier que l'on avait soin de remplir pendant les jours meilleurs.

Cabaner avait trouvé un emploi qui lui permettait de ne pas mourir de faim. Dans un établissement de danse quelconque (pas de premier ordre, bien entendu), il tenait le piano. (Dans ce temps-là, il n'y avait pas encore de cinémas, de nombreux cinémas!)

Et ce travail pénible et ridicule enrageait l'artiste qui se consolait en écrivant de la musique.

Cette musique ne fut connue que de ses seuls amis, dont Manet, qui fit de lui un intéressant portrait. Cabaner mourut jeune, ignoré de tous, regretté de quelques-uns.

Et Jean Richepin, fidèle à son souvenir, songerait aujourd'hui à livrer au public le talent de cet artiste, en faisant éditer, à ses frais, les œuvres du musicien trop tôt disparu.

—o—

Les *Pléiades* viennent de paraître en volume. Ce roman du comte de Gobineau est célèbre depuis longtemps, mais il est surtout connu par les extraits qui en ont été donnés, car la première édition est très ancienne. Il est très important dans l'œuvre de Gobineau, qui y a exposé ses idées fameuses: c'est là surtout que l'on constate que l'auteur de la *Renaissance* est le précurseur de Nietzsche et qu'il a certainement influencé le grand philosophe allemand.

—o—

Le prix Jean Rével, réservé à un écrivain habitant en province, qui a publié un ou plusieurs ouvrages sur la province qu'il habite, a été, récemment, décerné à l'unanimité à Charles Silvestre, auteur de *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau*, *Le Merveilleux Médecin*, *Coeurs Paysans* et *Aimée Villard, fille de France*.

On fait remarquer avec raison que le Prix Gongourt aurait pu être attribué à ce jeune écrivain régionaliste ou encore le Prix de Vie Heureuse.

Charles Silvestre est du Limousin qui a donné tant d'excellents écrivains régionalistes. Les frères Tharaud, qui sont aussi de cette province, ont illustré son premier ouvrage *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau* (1922) d'une préface élogieuse qui vaut mieux que bien des prix. Ils y rendaient hommage à la sagesse de cet écrivain qui ne croyait point nécessaire de désertir son pays pour aller chercher à Paris où ailleurs des excitants à son rêve. Ils retrouvaient dans son livre cet esprit d'une terre qui leur est amie et où ils avaient puisé eux-mêmes l'essence rare qui parfume leur maîtresse servante. Ils le comparaient à Eugène Le Roy, à Mistral, et c'est un rude éloge.

"On ne comprend, disaient-ils, on ne sent à une certaine profondeur que les choses et les gens séculièrement aimés par les générations d'où nous sommes sortis. On peut courir le monde, s'émouvoir devant les grands spectacles de l'univers et se pencher curieusement sur des mœurs étrangères, cet inquiet vagabondage ne produira jamais que des œuvres auxquelles il manquera toujours, même si elles sont réussies, je ne sais quel accent mystérieux, essentiel, qui est l'accent du terroir et auquel ne peuvent suppléer ni l'intelligence, ni la sensibilité la plus divinatrice."

—o—

L'abbé Rousselot, professeur au Collège de France, le savant inventeur de la Phonétique expérimentale vient de mourir à Paris. Il était né le 14 octobre 1846, dans un petit bourg de la Charente,

aux confins du Limousin. Son père était un pauvre ouvrier et sa mère une humble femme, illettrée, mais d'une fine intelligence. Il se révéla savant le 23 mai 1892 alors qu'il soutint devant la Faculté de Lettres de Paris sa thèse: *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*.

(Suite de la page 208)

Enfin, malgré notre incompetence à juger des choses de la musique, nous osons prétendre que M. Rolland Gingras fera, à tous égards, un excellent accompagnateur pour les futurs artistes de notre futur Chat-Noir québécois.

Et ceci nous amène à nous demander s'il ne serait pas possible d'organiser, ici, un établissement quelconque qui serait pour nous un peu de ce Montmartre lointain et féérique dont les joyeuses rumeurs nous parviennent souvent par delà l'océan, à travers les récits enthousiastes des voyageurs charmés.

Evidemment, il ne saurait être question d'avoir à Québec, un confé-concert sur le modèle exact de ceux du Moulin-Rouge, du Moulin de la Galette, du Moulin de la Chanson, ou encore de la Vache Enragée, du Lapin Agile ou du Cabaret des Assassins, et autres établissements de réputation mondiale. Nous devons tenir compte de la mentalité de notre population, de sa discipline morale et intellectuelle, de ses goûts et de ses habitudes. Toutefois, il nous semble qu'il serait relativement facile d'inaugurer ici un espèce de café-chantant qui, tout en étant parfaitement conforme à nos mœurs et à nos traditions, permettrait à nos artistes de genre, poètes, chansonniers, musiciens, humoristes, dessinateurs et caricaturistes, de produire leurs œuvres dans un cadre susceptible de les faire valoir et d'attirer sur elles l'attention du public intellectuel et même du public tout court.

Notre population, si latine par ses origines, si friande de chansons, de déclamations et de discours, accueillerait avec faveur, nous en sommes convaincu, une innovation de ce genre.

Encore une fois, il faudrait que l'affaire fût lancée avec sagesse et précaution, sans tapage inutile, sans exagération dangereuse, sans dépenses extravagantes.

Et il nous paraît que la meilleure manière d'arriver à quelque chose de pratique et de satisfaisant en ce sens, c'est bien de commencer par orienter petit à petit, notre public vers ce genre de divertissement en lui donnant de temps à autre l'occasion d'assister à quelques soirées semblables à celle que les Chevaliers de Colomb du 4^{ième} Degré ont eu l'excellente idée de nous offrir.

AIME PLAMONDON.

LA REVUE DES LECTURES



Zig-Zags autour de nos Parlers

par L.-H. Geoffrion

Lorsque l'on fouille les profondeurs encre trop inexplorées de notre langage populaire, que l'on voudrait bien en certains milieux assimiler à un patois, on éprouve souvent le plaisir que ressent le botaniste lorsqu'il découvre une mousse rare dans les anfractuosités d'un rocher. Mais il ne vient point à l'idée du savant naturaliste de faire de sa trouvaille une plante d'ornementation...

Nous n'entendons pas non plus faire jouer à notre langage populaire un rôle qu'il ne peut ni ne doit remplir, nous ne demandons pas de le voir fleurir du haut de nos tribunes selectes ni d'assister à son épanouissement dans nos salons à la mode. Chaque chose à sa place.

Notre désir serait, très simplement, que l'on ne cherchât pas à épurer davantage, sous prétexte de bon langage, le parler populaire de nos populations rurales en ridiculisant certains mots qui nous semblent rocailleux, rocccs, mais qui ne sont tout de même ni des anglicismes, ni des fautes contre notre bonne et vieille langue française.

Que l'on fasse, dans nos campagnes, comme dans les villes, une guerre sans merci aux anglicismes, mais que l'on use de jugement et de réflexion quand il s'agit de porter des coups à de prétendus canadianismes qui sont, très souvent, des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de notre survivance. Ces mots-là, qui sont restés dans nos campagnes, ils sont bien à leur place. N'allons pas commettre la sottise de les en chasser.

Il existe encore certains coins de nos campagnes où l'on parle ce que l'on s'est plu à appeler l'"idiome vulgaire"—quand on ne risquait pas le mot patois—dont on dit, pourtant, en maintes occasions, et avec raison, qu'il était la vieille bonne langue française du XVIIe siècle, et tous les dialectologues avoueront qu'une conversation dans cette vieille langue, sans les affreux anglicismes, sans les termes trop modernes et, en général, si inhabilement employés, est un charme; et si peu patois est cette langue du terroir qu'une conversation de cette nature pourrait être comprise par le plus instruit de nos Français modernes. Car tous ces vieux mots inculcés, s'ils sont oubliés, s'analysent aisément et se comprennent sans effort.

Et c'est à cette bonne langue que, sous prétexte de l'épurer et de la rendre plus correcte, on fait la guerre, une guerre dont on peut constater les ravages au point de vue national. Car, ce qu'ils sont nombreux, aujourd'hui, nos paysans qui parlent "en termes". En effet, dès que l'on met les pieds dans nos campagnes, on est profondément frappé, avant même que l'on ait eu l'idée de s'approcher du temple de la philologie, de cette évolution du langage populaire vers des mots et des expressions modernes; et l'on maudit, malgré soi, ces influences dissolvantes qui ont défiguré ou tué les termes primitifs que l'on reconnaît souvent encore à leur air de famille. Pour tout dire, on parle trop "en terme" dans nos campagnes, et en certains quartiers. L'on fait trop d'efforts pour forcer nos gens à parler de la sorte et à bannir de leurs conversations des mots que l'on traite d'"horreurs" et qui sont de précieux souvenirs que l'on aurait à cœur de garder jalousement.

Nos populations rurales, en perdant ainsi leur langage primitif, abdiquent leur caractère distinctif; car, il ne faut pas être profond philologue pour savoir qu'un accord latent existe entre les mots et le caractère d'un peuple au point de vue historique et, bien souvent, au point de vue ethnique. De même que l'histoire de la parole

n'est que l'histoire de l'homme lui-même dans ce qu'il a de plus intime, l'analyse de cette parole à l'état naturel n'est que l'analyse de sa pensée sous sa forme la plus simple et la plus palpable. Or, ce n'est que par la synthèse de la parole inculte que le peuple peut être connu par son côté le plus individuel. C'est donc un attentat que l'on commet contre l'individualité si distincte, si remarquable de notre peuple en cherchant à extirper de son langage les expressions et les mots qui en font sa langue, à lui, et non un langage emprunté aux dictionnaires modernes et qui sera toujours, malgré tout, pour lui, vide de sens.

Des personnes instruites s'imaginent aujourd'hui, de bonne foi, que l'on ne doit voir dans notre langue du terroir qu'un parler subalterne, quelque chose comme du français abatardi, dégénéré, à peine tolérable dans la bouche des toutes petites gens. Il y a de la marge entre traiter notre dialecte vulgaire d'aussi haut et vouloir le voir s'épanouir dans les salons. Qu'on le laisse simplement en son juste milieu, à la campagne, et qu'on le traite en bon et pieux souvenir qu'il faut précieusement conserver intact, sans trop de poussière dessus, sans féture. Qu'on laisse tout bonnement nos gens parler le cru! Que l'on sache, enfin, respecter cette bonne langue du terroir, du moment que l'on a prouvé abondamment qu'elle n'est pas un patois, et qu'elle est tout uniment le bon vieux français tel qu'apporté chez nous voilà trois siècles..... Et, quand bien même elle serait un patois, notre langue du terroir, cesserait-elle d'être un précieux souvenir de l'idiome sacré de nos pères? Ce prétendu patois serait-il si condamnable et ne serait-il permis qu'aux seuls gens à haut-de-forme et à voilette d'exprimer leur pensées par des mots qu'ils ont appris de par une convention de pédagogie?

Que l'on fasse donc des efforts plutôt, partout, pour maintenir intacte notre langue du terroir; que l'on cherche à la faire reflourir où elle tend à dépérir; elle a droit aux égards, à l'amour. Notre peuple restera ce qu'il est, bon, religieux, honnête, tant qu'il parlera intacte, la langue qu'instinctivement il a conservée de génération en génération.

Pour peu que l'on observe à la campagne on constatera que ce sont ceux qui ont le plus de tendance à parler "en termes" qui manifestent le plus de ce que l'on appelle les "idées avancées" ce qui signifie, dans nos milieux ruraux, l'abdication du caractère distinctif de notre peuple. Et l'on assistera aussi à ce phénomène étrange et significatif: le haut bon sens, la fine malice, la verve spontanée, la naturelle sagesse de nos paysans et de nos ouvriers qui s'expriment simplement avec les mots et les expressions qui leur viennent naturellement aux lèvres; et, d'autre part, le décousu, l'inconsistant, l'aventuré, l'illogique de leurs propos quand, par sottise vergogne et puénil reniement, ou fatuité de snob, ils veulent jouer au monsieur et parler "en termes". Ils ont perdu, alors, du coup, leur individualité, leur caractère propre. Ils ne sont plus que des phonographes reproduisant mécaniquement, anonnant, bredouillant, comme ils peuvent, des mots qu'ils ont entendu dire, dont ils ne comprennent pas le sens, et qu'ils pourraient si bien remplacer par ceux qui leur viennent si naturellement aux lèvres, par atavisme, qui seraient justes, naturels, partant, compris de tout le monde, mais qu'une fausse honte les empêche de prononcer parce qu'ils les croient trop "habitants".

Or, de ces mots-là, il faut savoir gré à M. L.-P. Geoffrion d'en avoir fait dans son récent ouvrage *Zigzags autour de nos parlers* une des plus rafraîchissantes cueillettes que jamais le jardin de notre parler populaire ait encore fourni. Le travail de M. Geoffrion, outre qu'il est hautement méritoire au point de vue philologique, part d'une idée empreinte du plus noble patriotisme. M. Geoffrion s'était dit, un jour, avec d'autres, que si l'on avait la patience de remonter aux sources peut-être trouverait-on que tous ces vieux mots dont est émaillé notre langage populaire, ces expressions désuètes que l'on croit sincèrement être des néologismes, des canadianismes ou même des anglicismes, ne sont qu'après tout d'anciens mots des provinces de France d'où sont venus nos pères. Et il s'est mis résolument à la besogne, passant des années, consacrant tous ses loisirs à fouiller dictionnaires, lexiques et glossaires, annotant ses lectures dans les ouvrages les plus divers, bouquins anciens, "derniers parus", romans régionalistes français, classiques, romantiques, modernes, ultra-modernes; observant, notant, comparant et démontrant finalement avec un succès qu'il n'eut pas même osé espérer au début de son œuvre ce qu'il voulait prouver à la face des dénigreur de notre langue et des inventeurs de notre prétendu patois: savoir que notre dialecte populaire renferme bien peu d'anglicismes, beaucoup moins même que la langue officielle française d'aujourd'hui, et que tous les mots étranges, ces tournures parfois baroques, ces expressions vieillottes ne sont, en sommes, que des preuves de plus de notre survivance française. Tout cela a été importé directement de France par nos ancêtres et nous avons su jusqu'à présent garder une bonne partie de ce trésor, de ce "vieux fonds des émigrés du dix-septième siècle", comme disait Francisque Sarcey que cite M. Geoffrion dans l'avant propos de son livre.

Mais quel long, patient et ardu travail a dû s'imposer l'auteur des *Zigzags*; ces "simples notes", comme il sous-intitule modestement son livre sont, en définitive, une manière de *Somme linguistique* de notre temps et de notre petit pays. Cette première série des *Zigzags* constitue tout ensemble un admirable instrument de travail, un ouvrage de propagande canadienne-française qui sera grandement apprécié à l'étranger, un livre à tel point distrayant qu'il peut être ouvert à n'importe quel moment, à n'importe quel jour, à n'importe quelle page. Avec ce premier ouvrage. Louis-Philippe Geoffrion nous apparaît comme le guide le plus sûr dans le labyrinthe de notre linguistique si particulièrement compliqué par le voisinage de l'idiome anglo-saxon, par l'américanisme qui nous menace continuellement dans nos manières de voir et par notre ascendance d'une époque toute particulière de la France.

"Les livres ont une vie qui leur est propre", a dit Emile Henriot, ce placide et pourtant émotionnant auteur du dernier couronné de l'Académie française... "l'un éclaire l'autre pour qui a de bons yeux.... Or qui voudrait se priver de tout cet émouvant savoir humain qui git entre les feuillets d'un livre?"

Pour M. Geoffrion, ce sont les dictionnaires, les glossaires; et il a découvert dans ces bouquins toujours trop poussiéreux de nos bibliothèques non seulement une vie qui leur est propre, mais qui participe à la nôtre.... Aussi, ce labyrinthe de notre linguistique, je le vois dans le bureau de l'auteur des *Zigzags* tapissé à droite et à gauche, de glossaires de tous formats. Ces épais volumes remplis de choses que le vulgaire a un peu raison de trouver indigestes resteraient sans utilité pour personne et ne pourraient même jamais être consultés, faute d'être connus, si des travailleurs méthodiques, consciencieux, patriciens au véritable sens du mot, comme M. Geoffrion, ne nous reveleient leur précieuse existence.

Jusqu'à présent, nous ne pouvons voir, dans notre histoire, de travail comparable aux *Zigzags* de M. Geoffrion, si ce n'est certains glossaires où l'on nous enseigne précisément le contraire de ce qu'il veut avec raison, et l'on a vu Francisque Sarcey, que nous venons de citer, après M. Geoffrion, faire un reproche à l'auteur d'un de ces ouvrages, Arthur Buis, qui pensait nous faire abandonner ce que nous avions conservé et ce que nous conseillait Geoffrion de garder comme parcelle d'un précieux trésor.

En résumé, cette première série des *Zigzags autour de nos Parlers* nous fait espérer la réalisation d'un dessein que souhaitait toute la

classe intellectuelle de notre Canada français: un exposé complet, précis et bref de ce qui provoquait et provoque encore le plus de calomnies de notre côté: notre langage populaire et cet exposé est présenté surtout à ceux, innombrables, qui souhaitent de connaître mais qui submergés sous les flots des exigences du travail quotidien pour le "struggle for life" dans les tourbillons de l'existence journalière, ou par l'invasion inquiétante du papier imprimé à lire, ne savent plus que faire des affaires, de lire, et lire toujours, sans méditer, sans réfléchir.... D'autre part, ce travail de M. Geoffrion donne à plusieurs d'entre nous le moyen de se retrouver dans les réflexions que nous avons à faire à certains de nos détracteurs qui profitent de l'enchevêtrement du labyrinthe où se trouve forcément notre langue populaire, de par les causes précitées, pour nous parler patois. De ce côté, sans les "simples notes" de Geoffrion on risquerait de se perdre et de ne jamais retrouver aucune issue.

Zigzags est donc une précieuse contribution à notre littérature qui doit être nationale, c'est-à-dire régionaliste, comme nous le conseillait, récemment, Emile Ripert, cet éminent félibrige qui nous a visité récemment, François Porcher lui-même, poète des villes, et maints autres auteurs contemporains de France qui demandent que notre littérature soit exclusivement et franchement canadienne-française pour qu'on la remarque chez eux, *Zigzags* est de plus une précieuse contribution à notre littérature nationale un exemple de méthode et de travail appliqués à un sujet qui devrait être plus souvent traité. Avec cela, cet ouvrage est bien vivant de ton, traité sans nulle pédanterie, même, l'auteur trouvant le moyen d'égayer son sujet, passablement pédagogique, par l'art de l'anecdote; il sait rapporter un mot, un trait caractéristique qui silhouettent un homme. Bref! son exemple exercera la plus heureuse influence sur ceux qui le consulteront ou qui voudraient l'imiter.

x
x x

"Philologues d'une espèce particulière, dont il existe quelques types en France et en Belgique", disait Edouard Montpetit dans son discours de réception à l'Académie de Bruxelles, le 17 mai, 1924, "nous voulons garder nos mots même morts, parce qu'ils sont pour nous comme une tranchée des baïonnettes. Ailleurs, dans les provinces françaises, on recueille les vieux mots par affection comme quelque chose de précieux et qui va se perdre, par une sorte de piété locale. Au Canada, il y a tout cela et plus encore. Nous aimons les vieux mots parce qu'il nous unissent dans l'histoire et qu'ils nous protègent contre l'envahissement, parce qu'ils sont un gage de survivance, un refuge et un rempart, et comme l'âme de la France qui nous serait restée."

Et ces vieux mots que nous gardons dans la "tranchée aux baïonnettes", combien, malheureusement, les prennent pour des canadianismes incompréhensibles. Un Français disait, un jour, à un de nos amis: "Vos compatriotes ont inventé une foule de mots que nous, Français, ne comprenons pas, ainsi je viens de quitter un Canadien qui se vantait d'avoir "chanté pouilles" à un cocher". — L'expression est pourtant bien française et il n'y a qu'à ouvrir le dictionnaire Larousse pour la lire en toutes lettres *chanter pouilles*. Et combien d'autres mots et d'expressions de même nature que nous employons couramment, tout naturellement, passent aux yeux des étrangers pour des inventions de nos gens ou des déformations qui ont contribué, à la fin, à faire inventer, par ces étrangers la légende du patois canadien. Or, il est étonnant de constater combien, dans ce prétendu patois, apparaissent de mots qui sont bien de notre cru et aussi français que *chanter pouilles*.

Il s'est formé, voilà quelques années, en France, une pléiade d'excellents écrivains qui s'appliquent, dans leurs œuvres, à peindre l'esprit, les mœurs et la langue du pays de leur origine. Une célèbre maison d'édition de Paris, — la Librairie Ollendorff — s'est fait une spécialité d'éditer ces ouvrages sous la rubrique de "Le roman des provinces françaises". Nous avons lu la plupart de ces romans, nouvelles et contes, et nous avons compris l'âme paysanne, l'esprit, les mœurs et la langue de la Picardie, du Berry, de la Provence, de la Franche-Comté, du Limousin, etc. Ces écrivains ré-

gionalistes, comme on les appelle, ont obtenu dans le monde littéraire un succès considérable, quelques-uns même ont obtenu l'un ou l'autre des Prix Littéraires les plus enviés de Paris, comme Louis Pergand — de la Franche-Comté — avec *De Goupil à Margot* — Ernest Perochon avec *Nêne*, et plusieurs autres. Le fameux Prix Gongourt n'est-il pas toujours attribué à un auteur régionaliste? Même le non moins fameux Couronné annuel de l'Académie Française ne va-t-il pas à des écrivains purement régionalistes? L'année dernière, l'Académie Française couronnait *La Brière* d'Alphonse de Châteaubriant, un ouvrage à tel point régionaliste qu'il a fallu à l'auteur ajouter à la fin de son livre un lexique spécial du langage de la Basse-Bretagne pour qu'on le comprenne...

Le dernier Prix de l'Académie Française a été octroyé à *Aricie Brun* de Emile Henriot, un autre auteur franchement régionaliste, de Bordeaux. Emile Henriot s'est servi dans son admirable roman de mots que l'on ignore absolument dans les dictionnaires français les plus académiques. Je citerai en exemple le mot "*camarteau*". Qu'est-ce? Cherchez dans n'importe quel dictionnaire ou lexique, ou glossaire, et vous ne trouverez pas; Si ce mot eut été écrit au Canada, on aurait dit que c'est un mot du patois canadien. Pourtant, c'est, paraît-il, un mot bien français, courant dans la région de Bordeaux: un *camarteau*. C'est tout simplement une pile de planches ou de madriers telle qu'on en voit dans les cours de nos scieries mécaniques. Mais songez au scandale dans le monde de nos puristes si un de nos écrivains locaux eut employé ce terme dans un de ses ouvrages.

Et il en est de même de tous ces livres de la collection "roman des provinces de France" comme un *Clocher dans la Plaine* de Joseph L'Hopital où l'on voit si vigoureusement décrit les mœurs et le langage paysan de la Normandie, *L'Iraie* de Jean Nesmy, l'auteur presque académique du *Roman de la Forêt* et qui nous donne une si captivante idée du Limousin, du *Miraut*, chien de chasse, de Louis Pergaut, gagnant du Prix Gongourt avec *De Goupil à Margot* et qui nous fait une si délicieuse description de la Franche-Comté description si étonnante pour nous qu'il n'y aurait qu'à changer les noms propres pour croire que la scène se passe chez nous, dans la province de Québec.

Et je mentionne seulement le *Joson Meunier* d'Emile Moselly, la *Chevelure de Madeleine* de Jean Rameau, *Deux Filles et un Garçon*, de M. Lobrey, sans faire une mention spéciale du *Bateau des Sorcières* de Gustave Tondouze, des *Jeux et coutumes de chez nous* de Joseph de Pesquidoux, etc., etc.

Ces œuvres ont pour nous, du Canada français tous ceux qui les connaissent l'avoueront, un intérêt spécial. Elles nous fournissent les preuves d'une identité parfaite du langage—français—de n'importe quelle province de France et de celui du Canada français. Du moment que dans ces romans régionalistes des provinces de France, on cite, dans le dialogue, quelques mots du patois de la province où s'inscrit le roman, nous, du Canada français, n'y sommes plus. C'est dire que tout patois nous est étranger. Nous en tenons seulement à la vieille bonne langue française du XVII^e siècle, peu nous importe les patois du Limousin, de l'Anjou, de la Franche-Comté, etc., "cette langue grasse, naïve, fleurant la terre, l'herbe, l'âtre, brutale" a dit un critique littéraire parlant des *Contes de la Limousine* de Gabriel Nigond, un autre écrivain entré brillamment sur la scène littéraire avec des petits poèmes que l'on aurait écrits avec tous les vocables et les expressions populaires de chez nous. En voici d'ailleurs un exemple, c'est la première strophe de la "*Braverie*", un vieux mot qui signifie désir de plaire. Dans cette pièce, un jeune paysan raconte qu'il a épousé une petite femme qu'il aime mais qui a un défaut gâtant ses qualités: un goût qu'il trouve excessif pour la toilette;

J'ai pas l'droit d'me plaindre du destin,
Ca s'rait d'la ch'ti-té, d'la folie!
J'vis à l'ai's', ma femme est jolie,
J'l'aime, all m'aime, on s'aime, c'est certain!
A saïl m'soigner quand j'suis malade,
A m'brosse chaq'fois que j'm'salis;

A met l'honneur dans mon logis
Et du vinaigre dans ma salade;
All en conviert quand all a tort,
A r'but sur'ment point su l'ouvrage,
A manque ni d'tendresse ni d'courage
Seul'ment, alle est coquette à mort,
.....Coquette!

Et c'est ainsi tout le long du poème de ce monologue paysan que l'on dirait absolument dit par un colon du nord du Haut-Saguenay. On y entend les expressions *frusques*, *l'darrièr du cou*, *ben*, *contre moué*, *m'arga*, *de en d'sous*, *là mon Gieu! faut-ti qu'tu soye méchant*, et *pis*, *écouie*, *que l'Gable me croque*, *ont suivi dret l'chemin d'leu vie*, *le giabe m'emporte*, *fumelles*, *nous'aut's*.

Voilà, dirait-on, bien des canadianismes. Vous croyez? Un jeune auteur, très littéraire, de France, a fait sa gloire en employant ces expressions qui sont également de là-bas.

Et le voilà, en somme, notre patois, des façons de dire familières aux contemporains de Louis XIV et que nous avons pieusement conservées.

Dans un article publié, voilà trois ans dans la *Canadienne*, M. A.-D. Decelles, parlait d'un charmant ouvrage de Weiss, journaliste français éminent de son temps. Au cours d'un voyage en Allemagne, M. Weiss tombe dans un petit village où l'on parle français. Les habitants descendent des Huguenots que la révocation de l'Edit de Nantes a chassés de France; mais ils ont tenus à conserver la langue de leurs ancêtres, et notre journaliste est tout étonné d'entendre des expressions comme celles-ci: *A c'l'heure, quoi s'c'que tu dis*, *cette argent est bonne*, *attends moué*, *ou's'que tu vas*, *pomme pour-rite*, *le roué*—rouet—*bouquet* pour fleurs, *estomac*, pour poitrine

Si M. Weiss vivait encore, nous lui conseillerons de lire les *Zigzags* de M. Geoffrion. Il constaterait bien d'autres sujets d'étonnements.

Nous le répétons: combien de mots passent aux yeux des étrangers pour des inventions de notre part ou des déformations et qui sont de bons vieux mots bien français, que toute la France intellectuelle comprend à part les ignorantins, à part certains fanatiques, certains adeptes des ultra-modernes écoles littéraires françaises qui, lorsqu'ils écrivent, sont mille fois moins compréhensibles que les plus ignorés de nos colons des fins-fonds de l'Abitibi ou du Témiscamingue.

Mais il y a plus; nous n'avons, je crois, dans notre "ancestralité" pour employer, cette fois, un canadianisme — aucune acquaintance avec l'Auvergne, ces rudes montagnes, âpres et rocailleuses, et d'où aucun de nos ancêtres, dit-on, n'est venu. Il paraît que nous n'avons pas d'Auvergnat, chez nous, foushtra!

Et pourtant, dans *Gaspard des Montagnes*, de Henri Pourat, le romancier par excellence de l'Auvergne, presque parisien puisque sa mère est de Paris, l'on voit ces expressions que l'on dirait bien canadiennes: *Fou comme braque*, *un habillé de soie*—pour un cochon, *courir la galipote*, *les cochonnailles*, pour les abatis d'un porc, *Les sorciers étaient si épais* — pour nombreux— *Trottant de travers comme un chien qui revien de vèpres*, "*A la tienne Etienne!*", *Se marier derrière l'église*, *cette vieille toupie re nous fail plus de misère*, *les lieux d'aisance*, *un dérangement de corps*, son *porte-manteau* éventré sur la route, *il le quitta pour aller tomber de l'eau contre le mur*, *se faire esquinter le tempéramment*, *la brise souffiant frisquette*, *Les particuliers étaient de leur bord*, etc., etc.

Et c'est ce qu'on appelle notre patois? Vraiment on est sincère! Ou plutôt, on est ignorant. Notre patois! mais, dans tout notre langage populaire, même celui de nos campagnes les plus reculées, il n'y a pas cinq pour cent des mots du vocables et des expressions qui sont des néologismes; et notons les mots les plus usuels que nous employons dans ce langage ce sont ceux que note M. Geoffrion dans ses *Zigzags*, il n'en est pas un seul qui n'ait pas son origine de quelque part de la France.

Et l'on ose appeler ça un patois!
Bande de gourdes et d'ignorants!

Commencez donc par étudier nos classiques français et vous verrez tous les mots qui nous sont étrangers, que vous ne comprenez pas — et pour cause — et que nous employons encore dans notre langage populaire que vous prenez pour un patois. Si vous doutez, consultez les *Zigzags* de M. Geoffrion et vous ne douterez plus; et vous serez édifiés, comme on dit en *canayen*, ce qui est parfaitement français.

Et nous terminerons pas un exemple tout personnel, mais qui montre que notre langage populaire du Bas-Canada est parfaitement compris en France, et apprécié à sa valeur — notre langage avec les mots que note M. Geoffrion.

En 1923, nous eûmes l'idée de prendre part au concours littéraire annuel de la Société des Ecrivains des provinces de France. Il s'agissait d'une nouvelle et nous eûmes l'honneur de décrocher le deuxième prix de ce concours avec trois contes du plus pur régionalisme canadien. Or l'une de ces nouvelles était le récit d'un vieux cultivateur, exclusivement en langage populaire. Nous avions, en effet, fait parler notre vieux absolument comme on parle à la campagne, avec les vocables, les tournures, les élisions, bref, une photographie exacte de notre parler populaire. Ce récit a paru dans la "*Mouette*", revue de centralisation normande, et nous estimons que tel qu'il était écrit, il a été parfaitement compris par tous ceux qui nous ont fait l'honneur de le lire. C'est dire que notre langage populaire, tel que le parlent nos gens, s'il n'est pas académique, est parfaitement français et peut se comprendre sans le moindre effort par les Français instruits. Or, jusqu'à présent, on déplorait surtout, dans ce langage, trop d'anglicismes et il se trouve que grâce aux recherches de M. Geoffrion ce langage populaire bas canadien est beaucoup plus pur, plus exempt de la plaie des anglicismes que le pensaient même ses plus ardents défenseurs. On emploie un mot que l'on croit sincèrement être un anglicisme, un néologisme; on ouvre le livre de M. Geoffrion et l'on constate que le plus souvent l'on s'est servi d'un bon vieux mot français qu'ont employé souvent d'illustres écrivains classiques et que l'on peut rencontrer dans des lexiques du langage populaire des provinces de France.

DAMASE POTVIN.

Au moment où notre numéro du *Terroir* de novembre allait sous presse, donnant les deux pièces de vers sur les huitres par nos collaborateurs Aimé Plamondon et Alphonse Désilets, nous arrivait d'Ottawa, une impromptu par M. Régis Roy, lue au récent banquet aux huitres de l'Institut canadien-français d'Ottawa. A ces agapes, feu Benjamin Sulte, qui n'en manquait pas, avait toujours un bout rimé à présenter. M. Régis Roy a voulu l'imiter et il a mentionné son nom.

LES DEUX PALAIS DE L'HUITRE

L'huitre habite un palais
Formé de nacre et de perle
Près de la rive où déferle
La vague qui bat les galets.

L'huitre meurt sous un palais
Orné de nacre ou d'ivoire
Pendant que l'on se verse à boire
Pour célébrer son décès.

ENVOI

Si mon huitain vous semble terne,
Facile est de le passer
Pris avec un ostracé
Et quelques gouttes de sauterne.

Nous lisons dans la *Revue Blue* du 18 octobre, 1924, au sujet du dernier volume de M. H.-Gaillard de Champris, professeur de littérature française à l'Université Laval, *Les Héroïques et les Tristes* dont nous avons parlé déjà dans le *Terroir*:

"Dans ces nouvelles, l'auteur ne s'est pas contenté de nous dire une histoire, et de nous intéresser à l'intrigue, nécessairement un peu mièvre d'un conte; il nous a présenté l'étude sérieuse d'un état d'âme, et parfois même il nous a exposé de véritables cas de conscience. Il se dégage, de la lutte où se débattent ses héros, quelque chose de très émouvant, et, tout à la fois, d'une vérité très prenante, et qui oblige le lecteur à ne pas rester indifférent, et force la sympathie. C'est un livre excellent; écrit dans une langue sobre, élégante, et que personne ne regrettera d'avoir lu."

A. R.

M. Georges Bouchard, député de Kamouraska aux Communes nous fait tenir un exemplaire de la 130ième brochure des Editions de l'Ecole Sociale Populaire, contenant le texte d'une conférence faite par le député de Kamouraska, lors d'une Semaine Sociale à Sherbrooke, où elle fut très remarquée. L'étude vraie de M. Bouchard porte sur le domaine rural canadien et elle s'adresse, dit le préfacier de la brochure, "à l'habitant de chez nous, à son épouse, à sa famille, auxquelles elle fait voir la noblesse et la beauté de leur profession, les ressources que leur domaine offre à ceux qui sauront l'exploiter sagement."

M. Bouchard, dans son intéressant travail, fait une foule d'utiles suggestions aux cultivateurs que quelques-uns, plus progressifs d'ailleurs, ont déjà mis en pratique. Espérons que le travail de M. Bouchard aura pour effet de convaincre les autres à se laisser entraîner par l'exemple de ceux qui marchent dans la voie que trace M. Bouchard. Et, parmi ces suggestions faites par M. Bouchard, l'une des plus importantes se rapporte à l'instruction agricole, dont les développements assureront l'exploitation rationnelle d'une ferme.

D. P.

Nous recevons de la maison "Les Editions de France," 20 Avenue Rapp, Paris, VII, un exemplaire de *Berthe Vauclin*, de Art Roé — colonel Patrice Mahon, — tué au début de la guerre de 1914-18 — une "figure si noble, si haute et si attachante," dit le maréchal Lyauthy, dans une préface au Livre posthume de Art Roé, "un sujet permanent psychologique, la tendresse passionnée, réciproque entre un père et une fille encadrée dans l'étude minutieuse d'un milieu de province", dit, d'autre part, dans une autre préface, Marcel Prévost, à qui les héritiers d'Art Roé confièrent le manuscrit de *Berthe Vauclin*.

Voilà donc à cette œuvre posthume d'un jeune et infortuné écrivain deux préfaciers qui sont tous deux membres de l'Académie Française. C'est déjà une consécration à la gloire.

Berthe Vauclin est assurément le plus important des romans écrits par Art Roé.

Ici point de thèse. Un sujet purement psychologique, la tendresse avons-nous dit, entre un père et sa fille.

C'est vraiment un de ces romans qui vous pénètrent et ensuite font corps avec vous comme votre propre passé. "Que le lecteur" dit Marcel Prévost, "je l'en supplie, me fasse confiance. Il ne s'en repentira pas. *Berthe Vauclin* est un délicieux roman français, dans la meilleure tradition balzacienne, avec moins d'habileté que Balzac, mais d'un sentiment plus attendri, et dans un style plus attrayant. L'étude de Me Vauclin, quel tableau! Les gens de Port-Lesnet, les vigneron, les hommes d'affaires, la tante Ursule, et ce fantôme truculent de Philippe Aubry, quels portraits!

"Donner la sensation de la vie, de la vie réelle, de la vie telle qu'elle est, voilà donc la maîtresse qualité de ce livre. Mais il en a d'autres bien rares et bien hautes: une pénétration indicible des âmes, surtout de certaines âmes, bonnes, avec des imperfections, et où les imperfections semblent des nuances de la bonté."

Et, après lecture de *Berthe Vauclin*, nous devons dire que Marcel Prévost a mille fois raison.

D. P.

TAXIS ROUGES

TEL. 6710

APPELEZ-LES N'IMPORTE OU

QUEBEC CARTAGE & TRANSFER CO.

Téléphones: Bureau 7813. Résidence 4130F

HILDEVERT GROLEAU

Comptable licencié
Syndic autorisé

111 RUE ST-JOSEPH, - QUEBEC.

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigreur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA CALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuvrage, Galvanisation
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY
HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :- :-: :-: :-: :- Québec.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,
Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - Québec

Tél. 1466.

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Académie FILIOL Academy

413-425, ST-JEAN. Tél. 8528-8527w

Préparation à tous les examens de la Province.

Cours Commercial complet — Anglais autant d'heures
par jour que vous le désirez.

BERGERON @ LEMAY

ARCHITECTES & EVALUATEURS

145, RUE ST-JEAN, QUEBEC

C.-A. LeMay,
Rés. Giffard.

J.-S. Bergeron,
99, Aberdeen.

Téléphone Bureau 2-1891
Résidence 6678

14 Avenue Maisonneuve

GEORGES PAQUET

Immeuble en Général

Ventes et Achats de Propriété

Edifice Guilmette 37 rue de la Couronne, Québec

GERARD MORISSET

NOTAIRE

Edifice Lindsay - - - QUEBEC

Dessin artistique et commercial

Prêts d'argent et organisation de compagnies

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

39 rue St-Jean, - QUEBEC

Téléphone 1909

Docteur RAOUL BROCHU

Ex-élève des Hopitaux de Paris et de New-York

SPECIALITÉS: Maladies des Poumons, du Cœur, du Tube
Digestif et du Système Nerveux

Bureau de consultation: 63, St-Jean, Québec

Télép: 7469w - 5797

WILFRID LACROIX, D. E. P.

Membre A. A. P. Q.

ARCHITECTE

Evaluation de propriétés

132, Rue St-Pierre, - - - - - QUÉBEC

Tél. Bureau 1089w

Tél. Rés. 1089j

JOBIN & PAQUET Enrg.

FERBLANTIERS - PLOMBIERS - ELECTRICIENS

SPECIALITE: Chauffage central à eau chaude, vapeur
et air chaud.

94, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC.

Tél. 430.

Bernier, de Billy @ Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, L.L. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

Tél. Rés. 2-6233 — Bureau 2-4145

17, D'AUTEUIL

QUÉBEC

LA COLONISATION

Une grande œuvre nationale

Un appel à tous les hommes de bonne volonté

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent actuellement à l'attention publique, il en est au moins deux auxquels il importe de trouver une solution immédiate.

Il y a d'abord le problème de la désertion des campagnes dont personne ne contestera l'importance.

Il y a aussi le problème de l'immigration. Chaque année, des milliers et des milliers d'immigrants viennent peupler les prairies de l'Ouest et augmenter, dans le pays, l'influence numérique de ces provinces au dépens de la nôtre.

Jusqu'à ce que l'on nous ait indiqué une meilleure solution à ces problèmes, nous sommes d'avis que notre province trouvera, dans la colonisation, un remède à ces deux maux.

Le Gouvernement a déjà commencé à dépenser des sommes d'argent considérables pour encourager cette œuvre essentielle. Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité, et, pour que son effort soit fécond, le Ministère a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin tant pour la Colonisation que pour les Mines, la Chasse et les Pêcheries, on est prié de s'adresser à

L'honorable M. J.-E. PERRAULT

Département de la Colonisation, Mines et Pêcheries

QUEBEC